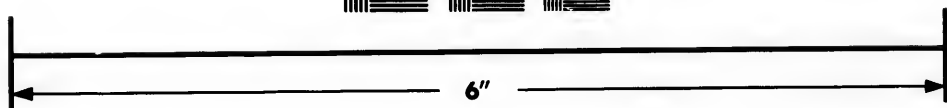
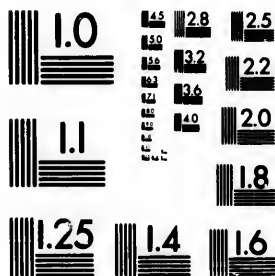


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

128
125
122
120
118

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
9
8
7
6
5
4
3
2
1

© 1984

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

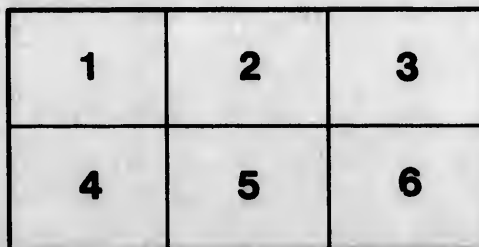
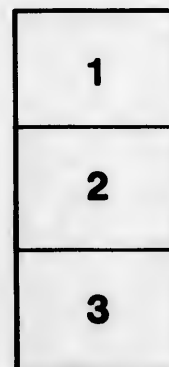
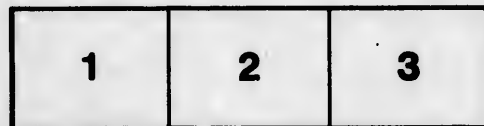
Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

ails
du
odifier
une
image

rrata
to

pelure.
n à

32X

A
E
D
-
-

E-3

AVENTURES

DE ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHÊNE.

TOME TROISIÈME.

A

DE

DI

CA

N

T

De

Ch

AVENTURES

DE ROBERT CHEVALIER,

DIT

DE BEAUCHENE,

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS.

dans la Nouvelle-France.

Par LE SAGE.

NOUVELLE EDITION.

TOME TROISIEME.



A M É Z I E R E S ,

De l'Imprimerie de TRÉCOURT.

Et se trouve à LILLE,

Chez C. F. J. LEHOUCQ, Libraire.

Année II^e. de la République.

1793

EMERSON
LECTURES
ON THE
NATURE OF
THE
HUMAN MIND
AND
THE
SOUL
BY
RICHARD
C. CROFT
M.D.
OF
YALE UNIVERSITY
NEW YORK
HARVARD UNIVERSITY PRESS
1913

A

DI

TR

A

trou
livre
me

T



AVENTURES
DU CHEVALIER
DE BEAUCHÊNE.

TROISIÈME PARTIE.

A MON départ de Québec, je me
trouvai riche de près de cent mille
livres qui contribuèrent beaucoup à
me consoler; sur-tout quand je me

Tome III.

A

vis à Paris en état de faire figure avec cette petite fortune. Je la devois dans le fond au maltôtier ; mais comme il n'avoit pas eu en vue de me la procurer lorsqu'il m'avoit fait reléguer si loin , je le cherchai d'abord pour en tirer quelque vengeance ; mais le roi de sa grace m'avoit prévenu. J'appris que mon ennemi étoit en prison depuis plusieurs années (1), sans espérance d'en sortir.

Mon dessein étoit d'aller après cela trouver ma nourrice , & voir ce qu'étoit devenue ma chere Lucile ; mais comme je me l'imaginois morte ou mariée , ce qui étoit pour moi à-peu-près la même chose , je ne m'empressois pas trop à faire ce voyage. D'ailleurs , j'étois retenu à Paris par des amusemens qui me firent manger pendant l'hiver une partie du produit de mes pelleteries. Il est vrai que je vivois avec des enfans de la joie

(1) 1699.

qui dépensoient encore plus que moi ; quand il m'en coûtoit une peau de castor , ils en étoient pour un arpent de vigne ou de pré. Notre société qui nous donnoit un grand relief dans le monde se joignit quelquefois à une autre qui n'étoit pas moins fameuse , & qu'on appelloit la coterie royale , parce qu'elle s'étoit formée vers la place qui porte ce nom. Malheur aux cabarets où nous nous assemblions. Nous payions bien la bonne chère , mais nous faisons dans les meubles un dégât effroyable.

Les deux coteries se réunirent un jour chez un célèbre traiteur. C'étoit la royale qui devoit faire les frais. On complimenta beaucoup un jeune homme qui portoit le deuil & qui étoit à table presque vis-à-vis de moi. On lui vouloit persuader qu'en conscience il étoit obligé de donner à ses dépens une fête à toute la compagnie en action de grâces du bonheur insigne qui venoit de lui arriver. Cet

animal-là, disoit l'un, n'est-il pas bienheureux ? il n'avoit qu'un frere, qui étoit son aîné, le ciel l'en a délivré, il y a quatre ou cinq mois ; & son pere qui pouvoit vivre encore trente ans, creva la semaine derniere. Ma foi, Messieurs, disoit un autre, quand un pere veut bien faire cette action-là, je trouve que c'est la plus belle de sa vie. Le mien recule tant qu'il peut, & je crains que la mode des pleureuses ne soit passée avant qu'il m'en faille porter. C'est pourtant une parure qui sied bien. Regardez, Messieurs, combien cela donne de graces à un jeune homme. Qu'en dis-tu, chevalier ; chevalier toi-même, répondit brusquement celui qui avoit un habit de deuil. Ce nom me révoite. Je ne l'ai porté que trop long-tems. Le bon-homme, à qui Dieu fasse paix, ne m'auroit jamais appelé autrement, si mon frere n'étoit pas allé à tous les diables.

Te voilà, sans doute, fort con-

solé
un
le c
fou
deu
Mes
man
noit
en fa
à le
pou
sous
prop
Je
raiso
Je c
peler
en p
tu v
m'a
D
ne s
son
n'éto
je l'é
tendr

solé de cette double perte, lui dit un autre. En peux-tu douter, répartit le chevalier ? Je serois un grand fou de m'affliger de la mort de mes deux plus grands ennemis. Non, non, Messieurs, ma douleur est sur mes manches. Je veux pourtant pour reconnoître le service qu'ils m'ont rendu, en faire un solemnel, où nous boirons à leur santé à pleins verres, où nous pousserons l'affliction jusqu'à tomber sous la table. Celle-ci, dit un autre, est propre à nous servir de mausolée. Je ferai, si tu le trouve bon, l'oraison funebre. Je n'oublierai rien. Je connoissois parfaitement les deux pèlerins. Je sais tout le mal qu'on en peut dire. J'y joindrai même, si tu veux, l'éloge de ta mere, qui m'a tout l'air de n'aller pas loin.

Du moins, reprit le chevalier, ce ne sera pas la douleur d'avoir perdu son mari qui la suffoquera. Elle n'étoit pas moins lasse de lui que je l'étois de toute la famille. Aussi tendre épouse qu'Artemise, il y avoit

6 A V E N T U R E S

long-tems qu'elle souhaitoit de tenir dans une urne les cendres de son cher époux , à peine de les avaler. A huitaine donc , Messieurs , poursuivit-il , nous ferons dans huit jours ici le service de mes parens morts. Mais souvenez-vous bien qu'on n'entrera point sans pleureuses. Que chacun fasse aussi provision de mouchoirs , car je vous avertis que la cérémonie sera des plus tristes.

Je riois comme les autres de cette plaisante scène , quand mon voisin s'avisa de me raconter tous les mauvais traitemens que le chevalier avoit reçus de sa famille. Ce jeune homme , me dit-il , si son frere aîné ne fût pas mort , auroit eu peut-être le sort de sa sœur qui a disparu tout-à-coup , & qu'on dit morte , quoiqu'elle soit peut-être très-vivante. A ces dernjeres paroles , je considérai le chevalier avec attention ; & plus je le regardai , plus je trouvai qu'il ressembloit à Mademoiselle du Clos. Je fis ensuite quelques questions à mon

voisi
mon
dis-
le fr
nous
& le
de sa
main
il ; r
au l
à dé
amis
Je
vant
Il ét
à so
me d
dans
me
mere
vous
que
s'inf
Elle
avec
enco

voisin, & ses réponses tournerent mon doute en certitude. Ce chevalier, dis-je en moi-même, est assurément le frere de la sakgame. Avant que de nous séparer, je m'approchai de lui, & le priai de m'accorder une heure de sa conversation chez lui le lendemain. Je vous préviençois, me dit-il; mais j'aime mieux vous attendre au logis, parce que je dois donner à déjeuner à quelques-uns de mes amis, vous serez de la partie.

Je me rendis chez lui le jour suivant sur les dix heures du matin. Il étoit encore au lit, & il y avoit à son chevet une vieille Dame, qui me céda d'abord sa place, & se retira dans une autre chambre. La voilà, me dit-il tout bas, cette tendre mere dont on parlait hier devant vous si avantageusement. Elle ne manque pas tous les matins de venir s'informer de l'état de ma santé. Elle n'en useroit pas de cette sorte avec moi, si mon frere aîné vivoit encore. Avant sa mort, ce soin,

cette attention n'étoient que pour lui ; sa tendresse pour moi , comme vous voyez , c'est pas d'ancienne date.

Avez-vous toujours , lui dis-je , été le seul objet de son indifférence ? Plût à Dieu que cela fût , me répondit-il , je n'aurois pas perdu une sœur que j'ai long-tems pleurée , & que je pleure encore toutes les fois que j'en rappelle le souvenir. Mais , ajouta-t-il en soupirant , changeons de matière , il s'agit de déjeuner , & non pas de vous ennuyer du récit de mes chagrins & des affaires de ma famille. Cependant , Monsieur , repris-je , je ne vous ai demandé hier l'entretien que j'ai à l'heure qu'il est avec vous , que pour vous parler de cette sœur dont la perte vous est si sensible. Dites-moi , de grace , comment avez-vous été séparés l'un de l'autre. Monsieur , me repliqua-t-il , sans m'informer de l'intérêt que vous y pouvez prendre , je veux bien satisfaire votre curiosité là-dessus.

Également haïs de nos parens ma

foe
fû
ne
de
de
foe
cou
qu
che
la
inte
me
vie
qu
l'aff
repr
avé
dou
non
flatt
Si e
si
aura
com
dis-

sœur & moi, continua-t-il, nous
 fûmes bannis de la maison pater-
 nelle; on m'enferma dans un college
 de moines, d'où je ne suis sorti que
 depuis la mort de mon frere, & ma
 sœur fut envoyée à je ne fais quel
 couvent où elle n'arriva pas, puis-
 qu'elle fut malheureusement tuée en
 chemin avec un vieux domestique qui
 la conduisoit. Ce fait est-il bien vrai,
 interrompis-je? Il ne l'est que trop,
 me repartit le chevalier. Je me sou-
 viens d'avoir oui dire à mon pere
 qu'il avoit des preuves certaines de
 l'assassinat du conducteur. Je crois,
 repris-je, la mort de cet homme bien
 avérée; mais peut-être pouvez-vous
 douter de celle de votre sœur. Non,
 non, repartit-il, je ne puis me
 flatter qu'elle soit encore vivante.
 Si elle l'étoit, auroit-elle gardé un
 si long silence? D'ailleurs, elle
 aura vraisemblablement été traitée
 comme son guide. Et ce guide, lui
 dis-je, ne s'appelloit-il pas du Clos?

n'étoit-il pas votre gouverneur ? Enfin , n'avez-vous pas été bannis de votre maison votre sœur & vous pour deux chiens que vous vouliez empoisonner ?

Ah, Ciel ! s'écria le chevalier, il n'y a que ma sœur au monde qui sache cette circonstance , & vous ne pouvez l'avoir apprise que d'elle. Au nom de Dieu , ajouta-t-il , tout ému , qu'est devenue cette chere sœur ? Où est-elle , Monsieur ? La verrai-je encore ? Oui , lui répondis-je , vous pourrez la revoir ; mais la chose ne se peut faire ni facilement , ni si-tôt. Là-dessus , je lui contai les malheurs de Marguerite du Clos , & l'histoire de la nouvelle sâgame des Hurons. Les alternatives de fortune de cette malheureuse sœur , arracherent à ce jeune homme bien des larmes , tantôt de joie , tantôt de tristesse. Il frémissait à l'idée seule des miseres auxquelles elle auroit été exposée sans moi. L'espece de souveraineté où

je
le
ce
da
jo
pa

co
so
co
ric
je
me
dit
mi
no
de
loi
po
n'e
po
Ma
de
de
de
à

je la lui représentois après cela ; le consolait aussi-tôt. Enfin , je tins ce jeune homme pendant deux heures dans une succession continuelle de joie & de chagrin, de plaisir & de peine.

Lorsque j'eus achevé de lui rendre compte de l'état où j'avois laissé sa sœur , il se répandit en discours reconnoissans. Il me fit mille protestations d'amitié. Il exigea de moi que je lui promisse de prendre un logement chez lui , en me conjurant de disposer de ses biens , comme des miens propres ; en un mot , de ne nous séparer jamais. Dans l'impétuosité de sa tendresse pour sa sœur , il vouloit que nous partissions sur le champ pour l'aller chercher , comme s'il n'eût été question que de faire en poste un petit voyage de France. Mais je lui dis qu'il suffisoit d'abord de faire donner avis à la sarkame de la situation où étoient les affaires de son frere , & de l'inviter à venir à Paris partager son bonheur.

Il s'agissoit donc de faire savoir à la sakgame les intentions du chevalier. Ce qui n'étoit pas facile. Néanmoins, de peur de le chagriner, je ne lui en fis pas sentir toute la difficulté. Nous écrivîmes en même-temps plusieurs lettres, dans l'espérance qu'elles ne seroient pas toutes inutiles. J'en adressai une au couvent des peres récolets de Québec, une autre à un marchand de Montréal qui commerçoit avec les Hurons, & une troisieme à l'intendant du Canada, à qui le jeune homme la fit recommander par Monsieur de Barbefieux dont il étoit aimé. En attendant une réponse, il m'appelloit son frere en massurant qu'il ne tiendrait qu'à moi de le devenir, & il ne pouvoit vivre un moment sans moi.

Nous allâmes au bout de huit jours célébrer la fête qu'il avoit promis de donner à ses amis, & dont il devoit faire les frais. Je n'ai jamais rien vu de si plaisant que tout ce qu'inventa cette jeunesse pour faire hon-

neur au chevalier. Le panégyrique de son pere & de son frere étoit une piece achevée. L'ironie la plus fine & la mieux soutenue y régnoit par-tout, & ce discours comique fut prononcé avec un sérieux admirable.

La fête dura presque toute la nuit, & elle auroit été aussi amusante que bizarre, si cette jeunesse tumultueuse eut pu se modérer; mais après mille extravagances pleines d'esprit, mille cérémonies divertissantes, quoique ridicules pour la plupart, & remplies d'imprécations contre la coutume qui soumet les enfans à leurs peres, un des plus étourdis s'avisa de dire qu'il manquoit une chose essentielle à la fête: qu'il falloit avoir des femmes, qui par des cris lugubres, fissent le rôle de ces anciennes Romaines que l'on payoit pour pleurer aux funérailles. Chacun applaudit à une si belle imagination; & ceux qui connoissoient dans le quartier des personnes propres à faire ce personnage, sortirent pour en aller cher-

cher. Ils nous en amenerent trois ; qui ne croyoient assurément pas venir là pour pleurer. Elles prirent cependant la chose fort galamment ; & après qu'on les eût mis au fait du service extraordinaire qu'on attendoit d'elles , & qu'on leur eût fait boire quelques rasades de vin de Champagne pour les empêcher de succomber à la tristesse que demandoit leur rôle , ces créatures se mirent à faire des lamentations & des cris si perçans , que tout le voisinage en retentit.

Quelque chose que pût dire & faire notre hôte, deux ou trois escouades de guet attirées par ce tapage funebre , voulurent entrer absolument pour voir eux-mêmes ce qui se passoit dans cette maison. Ils n'avoient pas affaire à des gens disposés à approuver leur curiosité. Nous leur disputâmes l'entrée. Ils firent tête d'abord ; mais ils lâcherent pied bientôt après. Nous les poursuivîmes jusques dans la rue, où un des nôtres en les peussant , tomba percé

de deux ou trois balles qu'il reçut dans le corps.

L'hôte qui nous avoit laissé faire toutes ces folies dans sa maison, fut emprisonné & ruiné. Pour nos trois pleureuses de commande, on les envoya pleurer tout de bon à l'hôpital. Depuis ce tems-là, nos coteries furent tout-à-fait dérangées; nous ne pûmes jamais renouer de belles parties, pas même nous trouver une demi-douzaine ensemble sans être examinés, suivis & montrés au doigt par la populace; car on contoit de nous d'étranges choses. Les uns disoient de notre dernière assemblée qu'elle n'étoit composée que d'infâmes juifs déguisés, & que si le guet n'étoit pas accouru aux cris des filles enfermées avec eux, ces malheureuses auroient été débaptisées. D'autres prétendoient que c'étoit des sorciers qui tenoient là leur sabbat, & que nous avions résolu de perdre par d'affreux orages le reste de la France, comme nous venions de

faire depuis peu plusieurs de ses contrées, sur-tout l'Orléanois & la Bourgogne.

On nommoit même un archer digne de foi, qui, par le trou de la serrure, avoit vu plusieurs diables qui nous ayant fait signer de notre sang ces terribles commissions, s'étoient envolés par la cheminée en forme de hiboux, laissant la salle & toute la maison empestées d'une vilaine odeur de soufre & de cuir brûlé. On assuroit encore que les femmes que nous avions entraînés avec nous, nous avoient trahis par leurs cris, pour se venger de ce que nous les faisons servir de jouet à des démons incubes, afin que les femmes qui seroient grosses en même-tems, perissent toutes avec leur fruit; & l'on douta si peu de cette particularité parmi le peuple, qu'on dit que cela fit faire à Paris un fort grand nombre de neuvaines.

On fit plus, un prêtre Normand crut & dit pieusement dans un prône

que notre troupe étoit la même qui , l'année précédente , avoit tenu une pareille assemblée dans un moulin auprès de Mante , pendant lequel sabbat la grêle avoit presque abymé cette ville , sans qu'il en tombât un seul grain sur le moulin. Il ajouta qu'une femme qui avoit été livrée de force à l'esprit immonde , étoit accouchée peu de tems après d'un monstre horrible , qui avoit quatre bras armés de griffes au lieu d'ongles , & deux têtes cornues. Il monroit effectivement une lettre par laquelle on lui donnoit avis des accidens à quelque circonstances près ; mais ce n'étoit pas user immodérément du privilege des historiens en second que de n'y mettre du sien que des forciers , des cornes & des griffes.

Je profitai de l'interruption que cette affaire cauçoit à nos assemblées pour en détourner le chevalier , que j'appelle toujours ainsi , quoiqu'il ait perdu ce nom en devenant chef d'une illustre famille ; ces sortes de

cohues ne me plaisoient point du tout en mon particulier, & ce jeune homme n'étoit déjà que trop dérangé. Il prit fort bien le conseil que je lui donnai là-dessus, & nous nous bornâmes à quatre ou cinq amis dont il voulut bien me laisser le choix.

Pour nous deux, nous étions comme inséparables, on ne nous voyoit guere l'un sans l'autre. A la maison j'étois plus maître que lui. Il vouloit que tout fût commun entre nous; & soit manque de délicatesse, soit excès d'amitié pour moi, il y auroit volontiers compris sa maîtresse. Il est vrai que se lassant de celle qu'il avoit, il sembloit avoir envie de me la céder pour en choisir une de la première classe; ce qu'il pouvoit faire alors avec les gros biens dont il étoit devenu maître par la mort de son pere. Véritablement un entremetteur qui s'étoit chargé du soin de lui déterminer un parti brillant, lui trouva bientôt une de ces belles du grand air,

qui savent donner du relief à l'amant qu'elles coulent à fond. Celle-ci pourtant n'eut pas le tems de lui faire l'honneur de le ruiner ; elle lui tira seulement quelques plumes les premiers jours, mais s'étant aperçu que les appas dont il étoit épris n'étoient qu'artificiels, il s'en dégoûta, & il en fut quitte pour le vin du marché.

Comme je l'aimois véritablement, je lui conseillai de quitter ce train de vie, & de songer plutôt à un établissement solide. Je fais, me dit-il, que vous ne me parlez ainsi que pour mon bien, néanmoins je vous avouerai que j'ai résolu de ne prendre ce parti qu'après vingt-cinq ans, & je vous dirois même quarante, si je n'étois pas fils unique. Hé bien, repris-je, portez donc vos vœux à des idoles qui en valent la peine. A votre place, je m'en tiendrois à ce que nous appellons une inclination bourgeoise. C'est donc-là votre avis, me repartit le chevalier ? vous

croyez qu'un attachement de cœur ; une belle passion me conviendrait ? Je suis ravi que vous pensiez comme moi. C'est mon goût. Cependant avant que je me détermine , je veux consulter le vieux baron. Je suis persuadé qu'il pense autrement que nous sur cet article. Voulez-vous que je vous dise de quelle façon il parloit dernièrement de la galanterie dont il possède les plus fines rubriques. Tu as pris le bon parti , me disoit-il cordialement , il en coûte trop à filer le parfait amour avec une personne qui garde des ménagemens , & dont on ne dispose point à son gré.

Si c'est , par exemple , une femme mariée que tu aimes , outre la peine de r'en faire aimer , tu auras celle de trouver des momens favorables , de tromper le jaloux ; il faut être Espagnol pour n'ypas perdre patience. Les difficultés te rebuteront , à moins qu'elle n'appartienne à un sot , & alors la facilité qu'il y aura à lui confirmer ce titre rendra la tromperie insipide.

La chaîne d'une veuve a bien des charmes ; mais souvent la belle perd un ami, parce que, maîtresse de sa conduite, elle se livre trop, & le traite en époux aimé. Il y a bien de l'honneur à mettre une jeune fille sous le joug, il est glorieux de s'en faire aimer, mais le chemin de son cœur est parsemé d'épines, & demande plus de patience que tu n'es capable d'en avoir. Premièrement, si elle est née coquette, & que tu ne lui plaises pas d'abord, il n'y a rien à faire, le cœur d'une coquette se donne au premier abord, ou se défend toujours. Pendant tes plus grandes assiduités, elle te laissera te morfondre à sa porte, & tentera d'autres conquêtes.

Si c'est une fille farouche, ou simplement ce qu'on appelle une fille sage, qu'il faut d'adresse pour la vaincre ! que de travaux ! que de constance ! néanmoins ne te rebutes pas. Poursuis-la sans cesse. Elle fuit, mais elle se lassera. Il y aura quelque heureux

moment où elle ne sera pas fâchée de trouver, comme Sirinx & Daphné, quelque fleuve au milieu de sa course. Ce sera un bon prétexte pour s'arrêter. Si c'est une prude que tu aimes, autres peines, autres soins, elle exercera ta patience, & la fatiguera, si tu ne suis avec elle une méthode toute particuliere. Ne l'attaque celle-là qu'avec les mêmes armes avec lesquelles elle se défend. Il faut l'appplaudir en tout, avoir du goût pour ce qui lui plaît, blâmer ce qu'elle blâme & tâcher d'être de toutes ses parties. L'occasion fera le reste. Il y aura peut-être quelque quart-d'heure de distraction où les sentimens d'honneur & de vertu s'endormiront, & la prude dépourvue du secours de ces grands mots sera fort foible.

Il y a d'autres filles qui, gardant un honnête milieu, ne sont ni sauvages, ni coquettes. Celles-là mettent l'amour & la discrétion d'un homme à de grandes épreuves avant

qu'elles se livrent à lui ; mais aussi après cela son bonheur est digne d'envie, ses plaisirs sont parfaits, sans amertume, sans ennui, sans dégoût. Elles savent se conserver son estime, son amitié, son respect même jusques dans leurs foiblesses, ou plutôt elle n'ont que des apparences de foiblesse ; & fâchées que l'objet aimé exige d'elles autres choses qu'un cœur tendre, elles ne font que se prêter, pour ainsi dire, à ses propres foiblesses. Je t'en souhaite de cette espee-là ; pour moi, je n'ai jamais eu le bonheur d'en rencontrer en mon chemin.

Voilà les leçons que ce nouvel Ovide me donnoit l'autre jour, continua le chevalier, & vous devez bien le reconnoître à ces traits. Je le reconnois bien aussi, lui répondis-je, & il me semble que le baron est comme ce rat, lequel ayant perdu sa queue, vouloit persuader aux autres animaux de son espee que des queues ne faisoient que les

embarrasser, & qu'ils devoient tous s'en délivrer. Le baron est de l'ancienne cour : il n'y a plus pour lui de galanterie gratuite. Il voudroit réduire à la mendicité toutes les honnêtes femmes qui refusent des hommages, parce qu'il offroit les siens à leurs meres il y a trente ans. Croyez-moi, l'amour vénal est un esclave dont la société ne fait point honneur, & l'on ne doit l'admettre à sa table tout au plus que comme fait le baron faite d'autres convives. Pour vous, chevalier, étant jeune, & fait comme vous êtes, vous devez vivre autrement que lui. Vous voyez combien peu il est estimé avec ses belles maximes. Si les peres défendoient à leurs enfans de le fréquenter, il seroit réduit pour toute société à celle de quelques liberrins méprisés par-tout comme lui. Il a de l'esprit, je l'avoue; mais son esprit est dangereux. Il est amusant, mais il n'est pas le seul qui le soit. Vous connoissez des gens dont la compagnie n'est

n'est pas moins agréable, & dont l'amitié ne peut faire rougir.

On ne trouve point mauvais, ajoutai-je, qu'un jeune homme de famille pour connoître le monde, goûte un peu des plaisirs qu'il lui présente. On exige seulement de lui qu'il ne s'y abandonne pas tout entier, & qu'il y ait du discernement dans le choix qu'il en fait. Les plaisirs d'un soldat ne sont pas ceux d'un gentilhomme, & les vôtres doivent différer de ceux d'un aventurier. Il est bon que vous soyez façonné par le beau-sexe, c'est-à-dire, par des femmes qu'on puisse fréquenter sans se familiariser avec la débauche.

Le chevalier m'interrompit en cet endroit. Je suis convaincu, me dit-il, épargnez vous la peine de me prêcher plus long-tems. Je suis frappé de vos raisons. Faites-moi seulement mettre en pratique vos utiles avis. Je vous laisse le maître de ma conduite. Je ne vous en demande pas tant, lui répondis-je; soyez

B

seulement persuadé que c'est par amitié que je prends la liberté de vous parler comme je fais. Je le fais, repartit le chevalier, Sans cela, ajouta-t-il, en souriant, je pourrois croire que vous ne m'exhortez à la vertu que pour vous conserver plus sûrement la petite brune que je vous ai cédée. Il pouvoit bien, sans craindre de me choquer, badiner sur cet article, lui qui m'avoit souvent reproché que je ne faisois guere de cas de ses présens, puisque je m'attachois si peu à la petite brune. Cependant cette plaisanterie fut cause que je cessai entièrement de voir cette fille, qui n'en devint pas plus malheureuse, puisqu'elle épousa l'intendant du chevalier. Ce domestique, quoique riche, n'eut pas de répugnance à la prendre pour femme. Elle valoit effectivement mieux que lui. C'étoit une petite éveillée des plus piquantes; une rieuse qui avoit toujours quelque conte plaisant à vous faire.

U
par
beau
je le
la D
donc
parti
conn
m'a
savo
de, t
son o
n'aur
elle e
seils
elle c
rien,
me or
Avec
Elle n
même
un am
aussi
laissez-
elle ne
'amour

Un jour qu'elle nous divertissoit par le récit des beaux faits d'une beauté fameuse par ses galanteries, je lui demandai si elle avoit connu la D..... cette déesse des amours dont j'étois l'Adonis lorsqu'on me fit partir pour le Canada. Si je l'ai connue, s'écria-t-elle ! c'est elle qui m'a donné les premiers principes du savoir-vivre. Si je connois le monde, si j'ai quelque éducation, c'est son ouvrage. Hélas ! la pauvre fille n'auroit pas fait une si triste fin, si elle eut profité elle-même des conseils qu'elle me donnoit ; mais elle croyoit ne manquer jamais de rien, & négligeoit de garder, comme on dit, une poire pour la soif. Avec cela, elle avoit un trop bon cœur. Elle n'avoit aucun égard pour elle-même, quand il s'agissoit de servir un ami. Si elle vous avoit oublié aussi facilement que vous nous laissez-là, vous autres hommes, elle ne se seroit pas perdue pour l'amour de vous.

De grace, lui dis-je, expliquez-moi en quoi j'ai eu le malheur de causer celui de cette obligeante personne. C'est ce que je puis vous apprendre, me répondit-elle, car je demourois alors chez elle, & ma mere étoit sa femme-de-chambre favorite. Quelques jours avant votre départ, vous dites, s'il vous en souvient, à deux ou trois de vos amis, que vous aviez une cruelle affaire sur les bras, & que le maltôtier chez qui vous travailliez, vous faisoit de terribles menaces. C'en fut assez pour les mettre à ses trouffes, quand ils virent que vous aviez disparu. Ils se préparèrent à lui faire des affaires juridiquement. Votre maîtresse, à qui vous aviez dit la même chose, encore plus alarmée qu'eux, eut l'indiscrétion d'intéresser pour vous l'illustre amant qui prenoit soin d'elle. Ce seigneur généreux fit plus qu'elle ne demandoit. Il prit la peine d'aller chez le maltôtier pour le questionner & l'intimider.

tre
 fait
 éto
 que
 me
 ne
 &
 tre
 eût
 L'ob
 cher
 bre,
 comp
 puis
 appa
 qu'il
 ques
 & q
 conf
 moti
 pren
 pique
 il rés
 V
 à ex

Le maltôtier, bien-loin de paroître effrayé des menaces qu'on lui faisoit ; répondit froidement qu'il étoit lui-même fort en peine de vous, que votre absence dérangoit infiniment ses affaires, parce que vous ne lui aviez rendu aucun compte, & qu'il n'avoit osé faire ouvrir votre chambre, quelque besoin qu'il eût de plusieurs papiers qui y étoient. L'obligeant seigneur envoya chercher un ferrurier, fit ouvrir la chambre, examina quelques livres de compte qu'il rendit au maltôtier ; puis faisant l'inventaire de ce qui vous appartenoit, il reconnut plusieurs bijoux qu'il avoit donnés à la D... avec quelques lettres qu'elle vous avoit écrites, & que vous aviez eu l'imprudence de conserver. Il découvrit par-là le vrai motif qui engageoit cette Demoiselle à prendre si vivement vos intérêts ; & piqué de se voir dupé si grossièrement, il résolut de la punir de son infidélité.

Vous savez qu'il étoit prompt à exécuter ce qu'il avoit entrepris.

Il la vint prendre dès le lendemain matin dans le carrosse qu'il lui avoit donné, pour aller, disoit-il, dîner au bois de Boulogne, & s'y promener ensemble le reste de la journée. En arrivant à Passy, il la chargea d'ordonner elle-même le repas, après quoi il s'enfonça dans le bois avec elle. Là feignant d'avoir besoin, il s'éloigna d'elle & revint seul à Paris, laissant-là cette malheureuse sans carrosse & sans amant, payer le dîner qu'elle avoit commandé. Ce ne fut pas tout encore, & son amour changé en haine n'auroit pas été content de cette vengeance. Il poussa son ressentiment jusqu'à faire enlever tous ses meubles, & lui procurer un logement dans ce lieu d'horreur dont la porte est toujours ouverte aux personnes qui ne sont pas fidelles aux amans qui ont du crédit.

C'est-là que j'ai vu pendant trois ans cette pauvre créature dans un état digne de compassion. Comme

ses
ne
ne
ho
ne
de
gen
voi
dar
fin
nes
de
les
7
nou
ce
fent
leur
tem
ma
nuy
env
vu
tois
nou
che

ses beaux jours étoient passés, on ne s'intéressoit plus pour elle ; & ne possédant rien, elle se trouvoit hors d'état d'acheter sa liberté. Elle ne recevoit aucune consolation que de moi, qui n'ayant pas alors l'argent que j'ai présentement, ne pouvois guere lui procurer de douceurs dans ce lieu de miseres. Le jour enfin qui la devoit délivrer de ses peines arriva. Elle mourut dégoûtée de monde, & pleurant amèrement les désordres de sa vie.

Tel fut le récit que la petite brune nous fit de la mort de la D. . . ; ce que je n'entendis point sans ressentir quelques mouvemens de douleur & de pitié. Il y avoit déjà longtems que je vivois à Paris de la maniere que je l'ai dit ; & m'y ennuyant, je dis au chevalier que j'avois envie d'aller au pays qui m'avoit vu naître. Véritablement je souhai-tois d'apprendre des nouvelles de ma nourrice, & principalement de ma chere Lucile, dont je me souvenois

toujours avec plaisir. Le chevalier qui ne recevoit point de réponses du Canada, s'opposa fortement à mon dessein, comme si en me perdant de vue il eût dû perdre l'espérance de revoir sa sœur. Il se rendit cependant à mes instances, à condition que mon voyage ne seroit que de huit ou quinze jours, & que je le ferois dans sa chaise de poste, escorté par son valet de chambre.

Je partis donc; & après quelques jours de marche, (1) je m'arrêtai dans une petite ville qui n'est pas éloignée de la terre de Mesnil. J'appris là que le château qui porte ce nom n'étoit plus habité que par des fermiers, que le baron s'étoit tué malheureusement il y avoit quatre ou cinq ans, & que pour jouir toujours des biens de sa première femme, il n'avoit jamais voulu marier sa fille Lucile, rebutant par mille tracasseries tous les partis qui s'étoient présentés

(1) 1700.

pour
de c
du
d'au
fait
nant
suite
bâto
laiss
ou
rieu
brav
que
très
ron
à C
F
alle
fav
me
pe
Ell
qui
en
a l
po

pour elle ; mais que depuis la mort de ce seigneur , les parens de Lucile, du côté maternel , l'avoient retirée d'auprès sa belle-mere , & lui avoient fait épouser un vieux garçon lieutenant-général , qui , quatre mois ensuite , courant trop vite après le bâton de maréchal de France , s'étoit laissé tomber dans une tranchée , où il avoit trouvé une mort glorieuse , aussi-bien que plusieurs autres braves officiers qui le suivoient. Enfin , que sa jeune veuve devenue sa maîtresse , étoit retournée vers la baronne du Mesnil qui s'étoit retirée à Ganderon.

Pour ma nourrice , il me fallut aller jusques dans son village pour savoir ce qu'elle étoit devenue. On me dit qu'elle avoit fini sa carrière peu de tems avant le baron du Mesnil. Elle avoit une fille , ajouta-t-on , qui disparut toute jeune sans qu'elle en ait entendu parler depuis. Elle a laissé son petit bien à la baronne pour l'en rendre à cette fille , si elle se

retrouve, & cette bonne Dame la fait chercher par-tout. Je ne doutai point après cela que ma nourrice ne lui eût fait à mon sujet de plus grandes confidences qu'à moi-même; ce qui me donna autant d'impatience de parler à la baronne, que j'en avois de revoir Lucile.

Ce qui m'embarraçoit, c'est que je ne savois sous quel prétexte je pourrois me présenter à elles. Je ne connoissois personne à Ganderon, ni dans le pays, qui m'y pût introduire; je craignois de leur faire de la peine, & passer pour un aventurier si j'osois descendre tout droit chez elles. Néanmoins quelqu'un me dit qu'il y avoit une terre à vendre assez près de Ganderon; ce qui me fit prendre la résolution d'y aller. Il se trouva que c'étoit justement la terre de Monneville, qui retournoit à quatre ou cinq héritiers avides après la mort de mon plus proche parent, qui s'en étoit mis en possession, sur la foi des certi-

fic
de
tue

de
&
un

J'e

tan

qui

ten

Je

voi

que

seig

m'o

bon

opi

lais

pla

me

jug

gra

du

le v

ficats, qui affuroient que le comte de Moneville mon pere avoit été tué en Westphalie.

J'arrivai à Monneville sur les deux ou trois heures après midi, & mon guide me fit descendre dans un mauvais cabaret qui étoit-là. J'entrai d'abord dans le château, & tandis que je l'examinois, le curé, qui répondoit ordinairement en l'absence des vendeurs, vint me joindre. Je ne lui eus pas si-tôt dit que j'avois dessein d'acheter cette terre, que me regardant déjà comme ton seigneur, il m'accabla de civilités. Il m'offrit un lit & son souper de si bonne grace & avec une politesse si opiniâtre, que je fus obligé de me laisser conduire chez lui. Ce qui me plaisoit dans ce bon-homme, c'est qu'il me paroissoit un grand babillard, & je jugeois que ce défaut me seroit d'une grande utilité dans mon entreprise.

Après les premiers complimens qui durèrent bien un gros quart-d'heure, le vieux curé m'envisageant fixement :

Je donneroïis , me dit-il , tout ce que je possède au monde , pour que cette terre vous convînt. Vous ressemblez si parfaitement au dernier de la famille à qui elle appartenoit avant ces collatéraux d'aujourd'hui , que je croirois n'avoir point perdu ce gentilhomme , si je vous voyois en sa place. Oui , Monsieur , ajouta-t-il avec transport , seulement à vous voir ; je me sens porté à vous aimer autant que je l'aimois , & à vous tenir compte des obligations que je lui avois. Elles ne sont pas petites : c'est lui qui m'a fait ce que je suis , c'est lui qui m'a donné ce bénéfice qui est un des meilleurs du pays.

Je n'aurois pas perdu si-tôt cet aimable gentilhomme , continua-t-il , s'il eût voulu me croire & demeurer ici tranquille , sans se faire un point d'honneur de suivre l'exemple de son pere , à qui la guerre avoit été funeste.

Je vis bien qu'il suffisoit de ne pas interrompre ce bon prêtre pour qu'il ne cessât de parler. Je le laissai donc

s'égayer

s'é
de
dét
fis
je
Je l
ble
atte
mer
der
de
cho
veu
& n
figu
les l
il
exac
J
ava
qu'
Gar
gée
mar
éro
tou

tout ce
 pour que
 Vous res-
 u dernier
 appartenoit
 jourd'hui,
 int perdu
 s voyois
 ur, ajou-
 lement à
 rté à vous
 ois, & à
 obligations
 font pas
 fait ce que
 onné ce bé-
 rs du pays.
 tôt cet ai-
 tinua-t-il,
 & demeurer
 re un point
 ple de son
 été funeste.
 it de ne pas
 pour qu'il
 laissai donc
 s'égayer

s'égayer à son aise en faisant le détail
 de toutes les bonnes qualités de son
 défunt gentilhomme ; détail que je lui
 fis bien répéter dans la suite, quand
 je sus la part que j'y devois prendre.
 Je le questionnai après cela sur la no-
 blesse du voisinage, lui prêtant une
 attention qui le charmoit, principale-
 ment quand il en fut à l'article de Gan-
 deron, & qu'il me parla de Lucile &
 de sa belle-mère. Il me dit entre autres
 choses particulieres, que ces deux
 veuves aimoient beaucoup la retraite,
 & ne faisoient pas dans le monde la
 figure qu'elles y auroient dû faire avec
 les biens dont elles jouissoient & dont
 il ne manqua pas de me calculer
 exactement le revenu.

J'ai connu la baronne, me dit-il,
 avant qu'elle allât à Paris, du tems
 qu'elle n'étoit que Demoiselle de
 Ganderon ; que le couvent l'a chan-
 gée, grand Dieu ! aussi bien que son
 mariage avec le baron du Mesnil. Elle
 étoit alors d'une gaieté extraordinaire,
 toujours riant, toujours dansant, au-lieu

que présentement ses jours ne paroissent tissus que de tristesse & d'ennui, quoiqu'elle ne soit pas encore dans un âge à devoir renoncer aux plaisirs innocens du siecle. Pour la jeune douairiere, elle ne paroît pas regarder la vie avec tant d'indifférence. Ce n'est pas que je croie qu'elle songe à se remarier. Du moins n'y a-t-il aucune apparence qu'elle s'occupe d'une pareille pensée; au contraire, elle est attachée si fortement à sa belle-mere, que je doute qu'elle la veuille quitter une seconde fois.

Vous jugez bien, poursuivit-il, qu'elle a été recherchée par tout ce y a de meilleur dans le pays; Outre son bien, elle a beaucoup de mérite. Elle est sage & bien élevée. Elle n'a peut-être pas été contente de son premier mariage, lui dis-je, au bon curé. Elle n'a pas dû l'être, me répondit-il, & ç'a été un meurtre de lui avoir laissé atteindre la majorité dans l'état de fille, pour lui

don
mar
par
cro
le
au
a p
J
ne
nev
il, c
dan
à la
enfa
tion
qu'e
non
ce d
crus
prét
au f
rer
pou
Je f
s'off
mai

donner après cela un aussi vieux mari que celui qu'elle avoit épousé, par l'avidité de ses parens, qui croyoient par-là doubler son bien; mais le ciel les en a punis, car il est mort au bout de quelques mois, & elle n'en a point eu d'enfans.

Je demandai aussi au curé si elle ne songeoit point à acheter Monneville. Je ne le crois pas, me dit-il, car elles m'en auroient parlé: cependant cette terre conviendrait assez à la baronne; mais se voyant sans enfans, elle ne fait aucune acquisition. Ainsi vous pouvez compter qu'elle n'ira point sur votre marché, non plus que sa belle-fille. Malgré ce que me dit le vieux prêtre, je crus devoir profiter pour les voir du prétexte de leur aller faire politesse au sujet de cette terre, & les assurer que je n'y songerois point du tout pour peu qu'elles en eussent envie. Je fis entrer le curé dans mes vues, & il s'offrit à me conduire dès le lendemain à Ganderon.

Je devois passer pour un homme de conséquence, à juger de moi par l'habit : jamais gentilhomme sur le lieu n'en avoit peut-être porté de si riche que celui dont j'étois revêtu, ni même que celui du valet-de-chambre qui me suivoit. Je ne pouvois pas me tromper en abordant les deux Dames. Elles se promenoient toutes seules, & le curé commença par les apostropher nommément, & leur parler dès qu'il put s'en faire entendre. Pour répondre au compliment qu'il leur fit en me présentant à elles, ces charmantes veuves me reçurent fort civilement, & me dirent qu'elles seroient ravies d'avoir un voisin tel que moi. Nous parlâmes fort peu, les Dames & moi, car le vieux patriarche qui croyoit apparemment être en chaire, ne départoit point; mais au défaut de nos langues, nos yeux firent bien leur devoir. Ceux de la baronne furent toujours fixés sur moi, & les miens sur ma chete Lucile.

Nous nous étions quittés si jeunes, cette dernière & moi, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ne me reconnût point. J'eus moi-même bien de la peine à me la remettre, quoique je fusse que c'étoit elle. Cette visite se passa sans éclaircissement ; j'avois néanmoins autant d'envie d'en venir-là, qu'elles en avoient de savoir qui j'étois. Le baronne s'imaginant que le curé pourroit l'en instruire, le tira à part pour le lui demander. Elle ne fit que l'embarrasser par cette question, à laquelle il répondit qu'il ignoroit mon nom, mais qu'il n'épargneroit rien pour le découvrir. Je ne me souviens pas de ce que je dis à Lucile pendant ce tems-là, je me souviens seulement que j'étois dans une agitation d'esprit qui lui dut causer de la surprise si elle s'en apperçut.

Un moment après que la baronne eut quitté l'entretien du curé pour se mêler du nôtre, ce bon ecclésiastique l'embarrassa extrêmement à son tour : Madame, lui dit-il en

me regardant , je ne fais si mes yeux me trompent. Dites-moi , je vous prie , si dans votre premiere jeunesse , vous n'avez vu personne qui ressemblât à ce Monsieur. La baronne qui ne s'étoit nullement attendue à cette question , en fut troublée. Elle avoit encore mieux que lui remarqué cette ressemblance dont il parloit. Cependant elle répondit qu'elle croyoit avoir connu quelqu'un dont j'avois quelques traits ; mais qu'elle ne se souvenoit pas dans quel endroit. Avez-vous oublié , reprit-il , le comte de Monneville , grand ami de feu Monsieur votre pere , & qui fut tué en Franche-Comté en soixante-huit. Il avoit laissé deux fils , dont l'aîné mourut au même tems que lui. Le cadet lui survécut de quelques années. Tenez , Madame , considérez ces traits ; voilà certainement la vivante image de ce cadet. Je suis surpris que cela ne vous frappe pas comme moi. Vous étiez déjà grande quand ce Monneville vivoit , & vous

av
fen
&
do
ne
ajo
do
que
s'ac
nev
lui
vo
gra
le
vo
moi
gne
que
vos
vo
vo
ord
des
pou
H

avez cent fois joué tous deux ensemble. Votre pere l'aimoit beaucoup, & l'a bien regretté. Pour moi, je lui dois mon petit établissement, & je ne l'oublierai jamais dans mes prieres.

Je le disois hier à Monsieur, ajouta-t-il, cette ressemblance m'a donné pour lui une telle inclination, que je voudrois pour beaucoup qu'il s'accommodât de la terre de Monneville. Hé bien, Monsieur le curé lui dis-je, faites en sorte que je l'aye; vous ne sauriez me rendre un plus grand service que de me procurer le voisinage de ces Dames, & je vous proteste que vous ne ferez pas moins content de votre nouveau seigneur, que vous l'avez été de celui que vous regrettez. L'affaire est entre vos mains, lui dit alors la baronne, vous pouvez la faire réussir si vous voulez, puisque c'est vous qui recevez ordinairement les encheres. Le curé là-dessus promit de mettre tout en usage pour en venir à bout.

En prenant congé de ces deux

veuves, je les priai de me permettre de les assurer quelquefois de mes respects, tant que je serois dans ce pays-là. Elles me répondirent que je leur ferois plaisir; & comme c'étoit ce que je demandois, je n'eus garde d'y manquer. Il étoit fête le lendemain. J'appris qu'on disoit à Ganderon une messe à neuf heures, & que les Dames y assistoient d'ordinaire. L'impatience me prit d'y aller & de m'y faire connoître. Je me trouvai dans l'église avant elles; & quand elles arriverent, la baronne m'ayant apperçu, m'envoya prier sur le champ de me placer avec elles dans leur banc.

Après la messe, je leur donnaï la main pour les reconduire, & je leur dis qu'au hasard de passer pour un importun, je prenois la liberté de leur venir demander à dîner, mais préalablement une conversation particuliere. Elles parurent étonnées de mon compliment. Lucile sur-tout se montra mécontente en n'entrant

ave
qu
séa
fen
pas
nou
à l
au
fero
&
que
réu
ces
Me
voir
suis
sonn
pren
çi d
nées
pou
suis
moi
P
pres
été

avec nous dans le cabinet de la baronne qu'avec peine & par pure bien-séance ; encore ouvrit-elle toutes les fenêtres , & affecta de ne vouloir pas que la porte fût fermée. Quand nous fûmes assis , Madame, dis-je à la baronne , vous fîtes sentir hier au curé de Monneville qu'il vous feroit plaisir de s'informer qui je suis & de vous en rendre compte ; quelques recherches qu'il fasse , il ne réussira pas. Quoique je sois né dans ces quartiers , & même assez près du Mesnil , où j'ai eu l'honneur de vous voir long-tems l'une & l'autre , je suis sûr de n'être connu ici de personne. Ce qui ne doit pas vous surprendre , puisque j'ai quitté ce pays-ci dès l'âge de douze ans. Peu d'années après , je sortis du royaume pour passer aux Indes , d'où je ne suis de retour que depuis quelques mois.

Pendant ce voyage , qui comprend presque toute ma vie , j'ai toujours été dans une ignorance absolue de

la chose qu'il m'importe le plus de savoir, & qui seule aujourd'hui m'attire en ces lieux. Je vais vous étonner en vous disant ce que j'ignore, & à qui je viens m'adresser pour m'en éclaircir. J'ignore qui je suis ; & c'est de vous, Madame, dis-je à la baronne, que je viens l'apprendre, puisque c'est à vous seule que l'aura révélé en mourant la seule personne qui le savoit. La nourrice qui m'a élevé.

La baronne n'étoit pas en état de me répondre ; elle changea de couleur, & s'évanouit entre les bras de Lucile, qui ne sachant que penser de ce qu'elle voyoit, étoit dans un extrême étonnement. Cependant la baronne reprit l'usage de ses sens ; & jettant sur elle des yeux à demi-ouverts : Hé quoi, ma fille, lui dit-elle, vous ne reconnoissez pas la petite sœur avec laquelle vous avez été élevée ? Oui, Madame, dis-je alors à Lucile, c'est moi qui, sous un autre habillement, ai passé les premières années de ma vie auprès de vous. Vous me faisiez

l'h
le
qu
de

idé
dis
je
nou
que
per
air
êtes
elle
me
larn
don
si j
ne
plai
E
que
fallu
cer
prin
quit

l'honneur de payer de votre amitié le tendre & vertueux attachement que j'avois pour vous, permettez-moi de vous en faire souvenir.

Tandis que Lucile rappelloit ses idées, la baronne l'assuroit que je disois la vérité, & de mon côté, je lui citois tant de circonstances de notre éducation qui n'étoit connue que de nous, que se laissant enfin persuader, & me regardant d'un air encore tout interdit: Si vous êtes cette petite sœur, me dit-elle en soupirant, vous devez me tenir compte de bien des larmes que vous m'avez coûtées, & dont j'aurois été moins prodigue, si je vous avois cru d'un sexe que je ne devois ni tant aimer, ni tant plaindre.

Elles me firent aussi-tôt tant de questions l'une & l'autre, qu'il me fallut dès ce moment même commencer à leur conter mes aventures, & principalement de quelle façon j'avois quitté le pays, personne n'ayant jamais

su ce que je pouvois être devenu. Pendant cet entretien, & tant que le diner dura, je voyois de tems en tems la jeune veuve, que je ne saurois appeller que Lucile, tomber dans une rêverie qui me faisoit juger qu'elle doutoit encore que je fusse bien ce que je disois. J'étois au désespoir qu'elle ne me reconnut que comme par degrés.

Comme je ne doutois pas que ma nourrice n'eût déclaré en mourant à la baronne bien des choses qu'elle n'avoit osé me révéler à cause de ma jeunesse, j'étois fort impatient de faire parler cette Dame là-dessus. Lucile même se joignit à moi pour la prier de satisfaire une si juste curiosité; néanmoins nous ne gagnâmes rien. Quelque amitié que Madame du Mesnil eut pour sa belle-fille, elle la trouvoit de trop dans un éclaircissement où elle se défioit d'elle-même, & n'étoit pas sûre de ne me découvrir que ce qu'elle voudroit,

Tout ce que j'ai su de votre nourrice, me dit-elle, c'est qu'elle m'assura qu'elle n'étoit point votre mere, qu'elle vous avoit toujours aimé comme si vous eussiez été son propre enfant, & qu'enfin elle vous destinoit le peu de bien qu'elle avoit, si je voulois bien m'en charger pour vous le rendre un jour, si vous paroissiez dans le pays. Elle me fit aussi bien des excuses, ajouta la baronne, de la tromperie qu'elle m'avoit faite en vous laissant dans ma maison habillé en fille.

Eh, Madame, lui dis-je, ne m'obligez point à demi. Je savois déjà ce que vous venez de me dire; c'est le reste que je vous conjure de ne me point celer. Fixez-vous auprès de nous, me répondit-elle en souriant; accommodez-vous de la terre de Monneville; après quoi si je fais quelque chose de plus & que je m'en souviene, je vous promets de vous en faire part. Songez à la promesse que vous me faites, lui

repliquai-je ; s'il ne s'agit que de faire cette acquisition pour être au fait de ma naissance , je viendrai dans peu vous sonner de votre parole.

Il ne fut plus question que d'affermir Lucile dans la foi qu'elle commençoit d'ajouter à nos discours. Il me vint sur cela une pensée qui fit plus d'effet que tout le reste : je quittai pour un moment ma perruque , & pris , à l'aide des femmes de chambre du château , une coëffure pareille à celle que je portois à l'âge de dix ans. Ensuite je me présentai devant les Dames ; & feignant de pleurer , je m'approchai de Lucile pour la prier de me consoler comme autrefois en me permettant de lui baiser la main. Oh ! pour le coup , dit-elle à sa belle-mère , la voilà elle-même , c'est ma petite sœur. Vous en souvenez-vous , Madame , quelque chagrin qu'elle eût , en lui donnant ma main à baiser , je la consolais ; c'étoit un remède à tous ses maux.

Vous souvenez-vous bien aussi, dis-je alors à Lucile, que vous me promettiez de m'aimer toujours ? Promesse d'enfant, répondit-elle ! Promesse d'enfant tant qu'il vous plaira, dit la baronne, j'entends un homme qui vous aidera volontiers à la tenir. C'étoit le curé de Monneville qui arrivoit & dont on entendoit la voix, quoiqu'il ne fût encore que dans la basse-cour. Ce bon prêtre, du plus loin qu'il apperçut les Dames, leur fit dix questions sans leur donner le tems de répondre à une seule. Pour moi, criant plus haut que lui, je lui dis en l'abordant que j'étois enfin déterminé à devenir seigneur de sa paroisse à quelque prix que ce fût ; ce qui lui causa une si grande joie qu'il en parut tout transporté. Madame, dit-il à Lucile en se mettant les deux poings sur les côtés, nous verrons si mon gentilhomme sera traité comme les autres. Oui, jeune veuve dédaigneuse, je veux qu'avant six mois d'ici il vous rende le veuvage ennuyeux.

Ce compliment qui nous fit tous rire, ne laissa pas de m'être fort agréable, & la baronne n'eut pas moins d'envie que moi de travailler à l'accomplissement de cette menace prophétique. C'est ce que je découvris bientôt. Un millier d'écus que j'offris de plus qu'aucun autre me mit en possession de la terre & du nom de Monneville. Dès que la chose fut faite, je courus chez Madame du Mesnil. Votre conseil, lui dis-je, a été un ordre pour moi. Ma demeure est fixée. Je ne quitterai plus un pays qui m'a vu naître, & qui m'a rappelé de si loin. Vous savez dans quelle inquiétude je suis, m'y laisserez-vous encore long-tems? Non, me répondit-elle, suivez-moi seulement. A ces mots, elle me conduisit dans une chambre écartée, où se voyant seule avec moi, elle me parla dans ces termes.

Puisque la terre de Monneville est à vous, je crois pouvoir vous dire

à p
jour
la c
ce l
fit
dans
& d
plu
que
resse
com
dé. V
Mad
que
Oui
êtes
vous
tel,
d'au
votr
vien
sûre
moi
ce r
clare
C

à présent ce que je refusai ces jours passés de vous découvrir, dans la crainte que l'envie de rentrer dans ce bien par une autre voie ne vous fît hasarder des démarches qui, dans le fonds, auroient été inutiles, & qui auroient perdu de réputation plusieurs personnes. Le compliment que l'on vous fait par-tout que vous ressemblez parfaitement au dernier comte de Monneville n'est pas mal fondé. Vous êtes son fils. Seroit-il bien vrai, Madame, interrompis-je avec émotion, que ce gentilhomme fût mon pere? Oui, Monsieur, reprit-elle; mais vous êtes dans une impuissance absolue de vous faire jamais reconnoître pour tel, puisque vous n'en sauriez avoir d'autre preuve que le témoignage de votre nourrice. Preuve qui vous devient inutile, parce qu'elle n'a sûrement fait cette confiance qu'à moi seule, & qu'elle m'a dit que ce mariage n'avoit jamais été déclaré.

C'est toujours assez, Madame, lui

dis-je , pour ma satisfaction particulière , de savoir que je suis de cette illustre famille. Je me consolerais de ne pouvoir faire aucun usage de cette connoissance. Mais , de grace , achevez. Pourquoi le comte ne daigna-t-il pas me reconnoître ? Pourquoi celle qui me donna le jour m'abandonna-t-elle quand je perdis mon pere ? Aurois-je eu le malheur de la perdre en même-tems ? Etoit-elle digne de sa tendresse ? qui étoit-elle enfin ? C'est ce que je ne puis vous apprendre , repartit la baronne : votre nourrice ne me la nomma point , & me dit même qu'elle ne l'avoit jamais connue. N'importe , Madame , lui dis-je , vous pouvez me la faire connoître sans son secours. Peut-être n'ignorez-vous pas quelles personnes mon pere voyoit alors familièrement. Rappelez-vous ce tems , vous ne sauriez manquer de démêler ma mere.

Quand mes soupçons pourroient devenir une certitude , me répondit la baronne , quel fruit tireriez-vous

de c
peu
qui
votr
qui
dre
pas
votr
de p
sonn
noît
A
Mac
com
noît
pou
de n
sens
avec
les t
rir a
je su
voir
tion
puis
ceur

de cette connoissance? vous seriez peut-être cher à une personne à qui vous ne donneriez pas vous-même votre estime ; car enfin , les obstacles qui empêchoient vos parens de rendre leur union publique , n'étoient pas levés , quand la mort enleva votre pere. Pensez-vous que dans de pareilles circonstances , une personne d'honneur voulût vous reconnoître aujourd'hui publiquement.

A Dieu ne plaise , lui dis-je , Madame , que j'exigeasse cela de sa complaisance. Je ne voudrois connoître cette personne infortunée que pour la consoler en secret de la perte de mon pere , si elle y est encore sensible , pour en parler sans cesse avec elle , mêler mes larmes avec les siennes , la respecter & la chérir autant que je le dois. Mais non , je suis trop malheureux pour pouvoir jouir d'une si grande consolation. Si ma mere est vivante , je ne puis la connoître ni goûter la douceur de ses embrassemens , & j'ap-

prends que mon pere n'est plus avant que d'apprendre son nom. Je suis même privé de la triste consolation d'arroser son tombeau de mes larmes, puisque les précieux restes de ce brave homme sont, à ce que j'ai ouï dire, au fond de l'Allemagne.

Hélas ! reprit la baronne, en poussant un profond soupir, il n'est que trop vrai qu'il a perdu le jour ; mais il n'en a pas été privé si loin d'ici. Ce sont des horreurs que je n'ose vous dire, & auxquelles je ne puis songer sans frémir. Je vis couler ses pleurs quand elle prononça ces paroles. Cela me fit ouvrir les yeux, & rappeler plusieurs traits pareils qui lui étoient échappés.

Vous pleurez, Madame, lui dis-je, vous pleurez en me parlant de la mort de mon pere ; permettez-moi de m'expliquer & de vous dire ce que je pense. La crainte que vous avez qu'on ne soupçonne les personnes que mon pere voyoit avant ma naissance, la part que vous prenez à ce qui me regarde, l'état

où
me
ce
Pu
Ne
me
tit

pa
qu
m'
file
elle
qu
au
jam
mi
cro
con

vo
fan
dég
tra
du
par

où vous vous trouvâtes quand vous me reconnûtes, vos regards même en ce moment me découvrent la vérité. Puis-je me tromper à tant d'indices ? Non, Madame, non, mon cœur me parle encore avec plus de certitude, vous êtes ma mere.

Je me jettai à ses genoux en lui parlant ainsi. Elle étoit plus morte que vive, & ne me répondit qu'en m'embrassant. Après un assez long silence, plus expressif que les paroles, elle me fit relever, & me conta de quelle maniere après avoir promis au comte de Monneville de n'être jamais qu'à lui, elle s'étoit déterminée à épouser le baron du Mesnil, croyant comme les autres que le comte avoit été tué en Allemagne.

La baronnè me dit ensuite: Je vous aurois reconnu dès votre enfance si votre nourrice ne m'eût pas déguisé votre sexe, parce que vos traits me rappelloient dès-lors ceux du comte, & que je reconnoissois parfaitement cette femme pour celle

à qui je vous avois confié en naissant; mais je n'avois garde de lui demander ce que vous étiez devenu. Ce ne fut qu'à sa mort que je fus éclaircie de tout. Il y a quatre ou cinq ans qu'étant tombée dangereusement malade, elle me fit dire qu'elle souhaitoit de me parler en secret. Le baron du Mesnil qui vivoit encore, me conduisit aussi-tôt chez elle, & m'attendit plus d'une heure dans son carrosse, tandis que cette bonne femme me raconta l'histoire de votre naissance que je savois aussi-bien qu'elle. Mais quand elle m'apprit que sa fille étant morte, elle vous avoit pris à sa place, & élevée sous mes yeux comme telle, jugez quel fut mon étonnement. Il égala le déplaisir que j'eus ensuite, quand elle me dit de quelle façon votre pere s'étoit venu faire tuer à la porte du château du Mesnil, par le baron même. J'étois immobile & presque sans sentiment pendant qu'elle me fit ce cruel détail, & à peine eus-je

la f
voit
leq
que
L
men
de
j'éto
voir
bon
caus
pas
fit de
je ne
sans
épou
la pe
donn
je fitt
& li
pour
ne fu
tems
infallib
ble; p
frappé

la force de rendre la main pour recevoir le porte-feuille du comte, dans lequel, outre son écriture, je reconnus quelques billets que je lui avois écrits.

Le baron qui m'attendoit impatiemment à la porte, fut assez surpris de me voir revenir dans l'état où j'étois. Heureusement, le triste devoir que je venois de rendre à cette bonne femme, lui parut la véritable cause de mon trouble. Je ne répondis pas un mot aux plaintes qu'il me fit de la longueur de ma visite, & je ne pouvois jeter les yeux sur lui sans frémir d'horreur. C'étoit mon époux, mais c'étoit aussi l'assassin de la personne à qui j'avois auparavant donné ma foi. Quelques efforts que je fisse pour lui cacher mon chagrin, & l'invisible aversion que j'avois pour lui, il s'en aperçut; & s'il ne fut pas mort presque en même-tems que la nourrice, nous aurions infalliblement vécu fort mal ensemble; par bonheur, il fut tout-à-coup frappé d'une maladie mortelle, &

il n'eut que le tems de mettre ordre à sa conscience, qui n'étoit pas dans une disposition favorable pour le salut de son ame.

Ce malheur subit ne laissa pas de me toucher ; mais au-lieu de me tenir compte de mes pleurs, les dernières paroles qu'il m'adressa, furent pour me féliciter de ma liberté prochaine, & se plaindre de mon refroidissement à son égard, ou plutôt de la perte qu'il avoit faite de mon estime & de mon amitié sans en savoir la cause.

La baronne cessa de parler en cet endroit, & je pris ainsi la parole : Madame, je regarde le bonheur de vous connoître pour ma mere, comme le plus grand qui puisse jamais m'arriver. Vous pouvez disposer de moi plus absolument que si toutes les loix civiles me soumettoient à vous. Et la première grace que j'ose vous demander en qualité de fils, c'est de me permettre de demeurer toujours avec vous. Elle fut ravie de me voir dans ce dessein, & me dit
que

qu
bi
pa
me
m'
ell
jan
dre
fi
I
qui
pen
voi
mal
soit
mill
pêc
pas
où
preu
de m
baro
prév
mais
bien
n'y a

que le sien étoit de m'attacher si bien auprès d'elle, qu'il ne me fût pas inutile de l'avoir connue. Elle me déclara qu'elle avoit envie de m'unir avec Lucile, à laquelle elle me pria de ne communiquer jamais ce qu'elle venoit de m'apprendre ; pas même après notre mariage si elle pouvoit le faire réussir.

Elle fonda là-dessus la jeune veuve, qui lui avoua qu'elle avoit la même pensée, & qu'elle souhaiteroit d'avoir sa petite sœur pour mari : que malheureusement la chose lui paroïsoit impossible, attendu que sa famille, qui avoit tant d'intérêt à l'empêcher de se marier, ne manqueroit pas de la chicaner sur l'embarras où nous serions de montrer des preuves de mon nom, de ma famille, de mes qualités & de mon pays. La baronne lui dit qu'effectivement elle prévoyoit des difficultés de ce côté-là ; mais qu'elle croyoit que je trouverois bien moyen de les lever quand il n'y auroit plus que cela à faire.

D

Je fus admis dans leur petit conseil, & je fis à Lucile mille tendres remerciemens des bontés qu'elle avoit pour moi. Pour répondre à la difficulté qu'elles me proposèrent, je leur dis que je ne leur demandois que la permission de me laisser faire un voyage à Paris; que là j'engagerois quelqu'un des amis que j'y avois à me faire passer pour son parent, à peine de ressusciter en moi quelque branche éteinte de sa famille: qu'avec cela je pourrois acheter une charge chez le roi, laquelle me donneroit un petit relief qui empêcheroit les parens de Lucile de s'opposer à mon bonheur. Elles applaudirent à mon dessein, & je me préparai sur le champ à partir pour l'exécuter.

Il ne me restoit pas beaucoup d'argent, & je ne pouvois faire fond que sur l'amitié du chevalier qui m'avoit fait mille offres de service. Je comptois bien que pour me faire trouver des especes, il ne refuseroit

pas
por
pui
tan
ma
vai
or
M
gue
solé
de f
l'alle
les S
peine
comp
ment
mon
meno
Versa
ter d
mon
yeux.
emplo
du ch
la sienn
pour

pas d'être ma caution. Je ne le mis pourtant point à cette épreuve, puisque la baronne, en me souhaitant un bon voyage, fit mettre dans ma chaise une cassette où je trouvais quarante mille livres, tant en or qu'en lettres de change.

Mon absence avoit paru bien longue au chevalier. Je le trouvai désolé de n'avoir point de nouvelles de sa sœur. Il vouloit absolument l'aller chercher lui-même chez les Sauvages. Je n'eus pas peu de peine à lui promettre que je l'accompagnerois, s'il falloit nécessairement en venir-là. Dès qu'il fut mon prochain mariage & ce qui m'amenoit à Paris, il vint avec moi à Versailles, où il me fit bientôt traiter d'une charge qui pouvoit dans mon pays jeter de la poudre aux yeux. Aussi tout mon argent y fut employé. Je me fis faire aux frais du chevalier une livrée pareille à la sienne, & un magnifique équipage pour m'aller établir à Monneville;

équipage si riche & si brillant , que ;
comme celui de Phaëton , il suffisoit
seul pour faire taire l'envie , ou ,
si vous voulez , pour l'exciter.

Un certain air de grandeur & d'o-
pulence en impose infiniment dans
une province. Tous mes vassaux fu-
rent plusieurs jours sous les armes ,
& je récompensai bien leur zele. On
ne parloit que de Monsieur le comte
de Monneville, on ne songeoit pas seu-
lement que je dusse avoir un autre
nom. Je fis d'abord mes visites avec
beaucoup de fracas , & l'on étoit
reçu chez moi comme on l'auroit
été chez le gouverneur de la province.
Je ne jurois que par les seigneurs
de la cour , & je tâchois d'insin-
uer que personne n'avoit-là plus
de crédit que moi. Je disois d'un
autre côté que le pays me plaisoit,
que je voulois bâtir & acheter. Je
faisois à regret ce rôle , mais il
m'étoit utile de le faire. Les parens
de Lucile , éblouis comme les au-
tres de mes fastueuses apparences ,

se
lur
lac
att
Ve
pro
Per
pro
feig
da
je v
suffi
plei
qui
Ma
Je
beso
pare
crivi
de m
faite
paren
j'avo
te pa
Ils

se crurent trop heureux que je voulusse bien entrer dans leur famille sur laquelle ils se flattoient que j'allois attirer les bénignes influences de Versailles.

Nous ne jugeâmes cependant pas à propos de laisser languir la chose. Pendant que le curé de Monneville propoisoit ma main à Lucile, qui, feignant d'en être surprise, demanda du tems pour y faire ses réflexions, je visitai les parens, & sollicitai leurs suffrages d'un air poli, & pourtant plein de cette confiance qu'ont ceux qui ne craignent point un refus. Ma recherche ne leur déplut pas. Je feignis à mon tour que j'avois besoin de l'agrément de quelques parens que j'avois à Paris, & j'écrivis au chevalier que je le priois de me tenir la promesse qu'il m'avoit faite, de venir à mes nocés comme parent, avec deux de nos amis que j'avois engagés à faire avec lui cette partie.

Ils y vinrent tous trois habillés s

superbement & avec un si grand train, qu'en voulant me faire honneur, ils auroient fait découvrir notre innocente supercherie, s'il y eût eu dans le pays quelque généalogiste, puisque faisant une figure de grands seigneurs, le chevalier ne m'appelloit que son frere, & les autres leur cousin. J'expliquai aux Dames cette fraternité prétendue, en leur apprenant que le chevalier ne me nommoit pas autrement depuis que nous nous connoissions, ayant eu dessein de me faire épouser une sœur qu'il avoit dans la nouvelle-France.

Les noces se célébrerent à Ganderon avec une pompe & une magnificence que l'on n'avoit pas coutume de voir dans le pays; ce qui fit plus de plaisir à la baronne qu'à Lucile, qui auroit mieux aimé se remarier avec moins d'appareil & de bruit. Nous partîmes peu de jours après tous ensemble pour Paris, afin d'y passer l'hiver. La baronne ma mere y tomba malade; & comme il y a là plus de

médecins qu'il n'en faudroit, elle y pensa laisser la vie. Ce qui rendit cette ville si odieuse à ces deux Dames, qu'elles me conjurerent de les remener à la campagne.

J'avois aussi tant de goût pour la vie tranquille que je menois avec elles en province, que je me lassai bientôt de ma charge. Je priai le chevalier de m'en défaire, & d'obtenir pour cela l'agrément de la cour. Il me rendit volontiers ce service, à condition que je ferois avec lui le voyage de Canada, comme je lui avois promis. J'eus beau m'en vouloir défendre, & lui représenter la répugnance que ma jeune épouse auroit à y consentir, il ne me fut pas possible de résister à ses persécutions. Il les poussa jusqu'à me le faire ordonner de la part du roi, même par Monsieur de Pontchartrain, qui, pour m'y obliger encore par un autre moyen, me fit mettre en dépôt le prix de ma charge pour me me le rendre qu'à mon retour. Je

vis bien qu'il me falloit absolument acheter mon repos par cette dernière démarche. Je m'y résolus donc contre le sentiment de Lucile, qui, pour rompre ce voyage, auroit volontiers abandonné notre argent du dépositaire.

Avant notre départ, le chevalier fit une grosse provision de tout ce que je lui dis être convenable pour les présens qu'il vouloit faire aux sujets de la sâgame sa sœur; il dégarnit plusieurs boutiques d'armuriers, de miroitiers, de claincailliers &c. d'autres marchands, sans parler des colifichets du palais. Je suis sûr que nous emportions pour plus de dix mille écus de bagatelles.

En sortant d'Amboise, notre chaise de poste versa, j'en fus quitte pour quelques contusions à la tête; mais le chevalier se cassa un bras. Un mauvais chirurgien qui étoit là ne voulant point entreprendre de le remettre, nous obligea d'en envoyer chercher un à Tours. Nous n'a-

vic
ma
Na
ve
Il
d'e
de
Je
bo
&
ro
ce
ter
me
ce
dit
qu
fai
po
M
for
l'e
na
m
fa

vions pas de tems à perdre. Nos marchandises étoient embarquées à Nantes, & l'on n'attendoit qu'un vent favorable pour mettre à la voile. Il n'y avoit pas moyen cependant d'exposer le chevalier aux fatigues de la mer dans l'état où il étoit. Je lui conseillai de s'arrêter à Amboise, de s'y faire guérir tranquillement, & de me laisser seul continuer la route, en l'assurant que si je faisois seul ce voyage, j'y mettrois moins de tems, que s'il venoit avec moi. Il me délivra donc mes lettres de créance, & je me séparai de lui.

En arrivant à Québec, on me dit chez l'intendant & aux récollets, que sur nos lettres de Paris on avoit fait toutes les démarches possibles pour découvrir ce qu'étoit devenue Mademoiselle du Clos, sans que personne eût pu la déterrer, quoiqu'on l'eût fait chercher par des missionnaires & des soldats vers le lieu même que nous avions désigné. Il fallut donc me résoudre à continuer

mon voyage, sans savoir si je la trouverois moi-même où je l'avois laissée. Je fis charger sur plusieurs canots les ballots & les caisses destinés pour sa petite cour, & je m'embarquai pour Montréal, où je me proposois de laisser le tout plutôt que d'en faire faire au hasard un transport plus long & si difficile.

Avant que de passer outre moi-même, je me déterminai à perdre quelques jours, au lieu de risquer de faire en vain le plus pénible du chemin. Tandis que je me reposois, j'envoyai vers le petit fort où j'avois demeuré, deux hommes entendus, qui en savoient la route, avec des lettres pour les particuliers à qui j'avois vendu mon habitation, ne doutant point que les jeunes gens que j'y avois connus, n'eussent entretenu quelque liaison avec la sakgame que je leur avois fait connoître, & ne m'en donnaissent des nouvelles.

En attendant leur retour, j'eus

de l
de
m'é
d'un
du
tout
sans
acca
lum
de
vu
voie
par
s'ap
étoi
Cha
pren
J
Dar
je l
au
Elle
du j
pag
con
» a

de longues conférences avec l'abbesse de Notre-Dame de Montréal. Je m'étois chargé de la voir de la part d'un de ses parens qui étoit ami du chevalier. C'étoit une religieuse toute décrépité, qui, avec un zèle sans exemple, avoit soutenu les plus accablantes fatigues pour porter la lumière de la foi parmi toutes sortes de nations sauvages, où elle avoit vu deux de ses nieces qui la suivoient par-tout, prises & déchirées par ces furieux cathécumenes. Elle s'appelloit, je crois, Bourgeois. Elle étoit d'une très-bonne famille de Champagne, & elle avoit été la première abbesse de son couvent.

Je me souviens que cette sainte Dame répandit bien des pleurs, quand je lui lus la réponse que je reçus au sujet de Mademoiselle du Clos. Elle étoit écrite de la main même du jeune homme qui m'avoit accompagné chez les Hurons, & elle étoit conçue dans ces termes: » Vous » avez fait inutilement bien du che-

» min, si vous ne cherchez que
 » Mademoiselle du Clos. L'au-
 » torité du roi, par l'ordre duquel
 » vous venez, dit-on, la trouver,
 » est impuissante auprès d'elle. Au fond
 » de son tombeau, elle ne reconnoît
 » plus dans ce monde aucun pou-
 » voir. Cette incomparable Demoi-
 » selle ne vécut pas long-tems après
 » votre départ de ce pays. Sa mort
 » a été fatale pour bien des per-
 » sonnes, & l'auroit été pour moi-
 » même, si elle eût été récente,
 » lorsque j'ai été en dernier lieu
 » dans le quartier des Hurons où
 » elle régnoit. Les Français que vous
 » avez vus auprès d'elle au nombre
 » de vingt-cinq, ont été pour la plu-
 » part immolés sur son tombeau.
 » On diroit qu'elle avoit prévu
 » ces tristes effets de l'amour qu'on
 » lui portoit; puisque pendant sa
 » maladie, elle en renvoya quelques-
 » uns en ce pays sous différens
 » prétextes. On dit qu'entre autres
 » elle voulut rendre ce service à
 son

» son missionnaire, & qu'elle l'avoit
 » chargé de plusieurs lettres pour
 » vous & pour sa famille ; mais
 » comme il refusa de l'abandonner
 » tant qu'il espéra qu'elle en pour-
 » roit revenir, il partit trop tard.
 » Il fut repris apparemment & tué en
 » chemin, car on ne l'a pas revu
 » depuis. Ce n'est pas tout, Mon-
 » sieur, huit des plus aimables filles
 » qui étoient auprès d'elle voulurent
 » aussi la suivre dans l'autre monde
 » pour la servir & lui tenir com-
 » pagnie ; la sâgame eut beau les
 » conjurer de renoncer à de si détes-
 » tables maximes, elle ne put rien
 » obtenir ; & en expirant, elle en-
 » tendoit celles qui ne devoient
 » pas lui survivre, prendre leurs
 » arangemens pour l'autre monde,
 » comme on fait en celui-ci pour
 » un voyage de cinquante lieues.
 » Ce qu'elle crut pouvoir faire de
 » mieux dans ses derniers momens
 » pour ces misérables filles, c'est
 » qu'elle leur assura qu'au pays des

» morts , elle ne recevoit en sa com-
» pagnie que celles qui seroient chré-
» tiennes comme elles ; ce qui enga-
» gea les filles qui n'avoient pas
» pris ce parti à se faire baptiser
» solennellement avant que de
» mourir. Depuis ce tems-là , Mon-
» sieur , il ne se passe pas de jour
» que plusieurs sauvages n'aillent
» fumer sur son tombeau , & lui
» demander à haute voix , si elle n'a
» besoin de rien. Ce fut peut-être
» le zele & l'empressement avec
» lequel je fis cette cérémonie avec
» eux qui me sauverent du sacrifice.
» Ils m'en furent bon gré , & pa-
» rurent sur-tout enchantés de mon
» bon cœur , quand ils me virent
» mettre sur son tombeau mon ar-
» gent , mon couteau & mon épée ,
» avec tout ce que j'avois de bijoux ,
» lui promettant de venir souvent
» lui faire de semblables présens.
» Si vous doutez , Monsieur , de
» ce que je vous dis , prenez une
» escorte nombreuse , & je vous

»
»plu
pr
po
me
me
toi
çai
tou
en
par
ye
du
qu
ne
me
fût
d'e
fan
po
cer
ap
le
&

» accompagnerai jusques sur le lieu
» même ».

Je ne crois pas qu'on puisse être plus touché que je le fus en apprenant ces nouvelles & les rapports que me firent les deux hommes qui me les apportèrent. Ils me dirent que cette Demoiselle n'étoit pas moins aimée des Français que des sauvages, & que dans toutes les familles où je les avois envoyés, personne ne leur avoit parlé d'elle que les larmes aux yeux. Tout ce que Mademoiselle du Clos m'avoit dit de l'attachement que les Hurons avoient pour elle, ne me laissa pas douter un moment que ce que j'en apprenois ne fût véritable. Je fus tenté vingt fois d'envoyer chez ce peuple si reconnoissant tous les présens que j'avois apportés pour lui ; ce que j'aurois fait certainement si les effets m'eussent appartenu. Mais je craignois que le chevalier ne le trouvât pas bon, & je troquai le tout contre des

pelletteries dont il n'a cependant pas profité, puisque le vaisseau dans lequel j'étois pour repasser en France, fut attaqué vers le grand banc de Terre-neuve, & pris par les Anglais.

Nous fûmes conduits à Boston dans la Nouvelle-Angleterre. Deux passagers prisonniers comme moi firent entendre au capitaine que je devois être un grand seigneur, puisque j'étois connu de Louis XIV, & venu par son ordre en Canada. Ce qui obligea les Anglais à me traiter durement pendant quelques années, en me faisant travailler aux ouvrages les plus pénibles; & quand je n'y pouvois plus résister, on me laissoit reposer au fond d'un cachot. On en usoit avec moi de cette sorte pour me forcer à me racheter par une rançon de cent mille livres qu'on avoit l'insolence de me demander, aussi-bien qu'au gentilhomme qui étoit avec moi.

Le capitaine du vaisseau que vous venez de prendre, nous achera-là

con
ga
no
de
les
qu
pa
qu
fan
dén
gra
gag
me
vo
la r
cap
les
mé
qu
vo
sur
me
fac
l'E
mi

comme on achete des esclaves, pour gagner, sans doute, sur le prix que nous lui coûtâmes. Il nous a traînés depuis un an à la Jamaïque & sur les côtes d'Afrique. Nous souhaitions qu'il nous menât en Angleterre, parce qu'on trouve-là des personnes qui connoissent toutes les grandes familles de France, & qui l'auroient détrompé sur notre compte. Mais, grâces à Dieu, voilà notre rançon gagnée, car je ne crois pas que vous mettiez à prix la liberté que nous vous devons. Nous en avons toute la reconnoissance dont nous sommes capables, & c'est tout ce qu'exigent les cœurs généreux.

Tous mes sibusiers furent si charmés de l'histoire de Monneville, qu'ils l'assurèrent qu'ils consentoient volontiers que nous retournassions sur le champ au Sénégal, & même aux Canaries, d'où il lui seroit facile de se rendre en France par l'Espagne. Néanmoins après ce premier mouvement de bonne volonté,

on tint conseil à ce sujet ; & l'on jugea qu'il étoit plus à propos de continuer à croiser sur les côtes d'Afrique encore quelque tems , afin de faire quelque autre prise , & d'aller vendre le tout à Saint-Domingue où l'on ne manque jamais d'occasion pour la France , ou bien à Cadix , supposé que nous fissions quelque capture considérable.

Nous fûmes près d'un mois sans rien rencontrer , après quoi vers la hauteur de Boufaut nous découvrîmes deux navires Anglais. Je les pris d'abord pour des vaisseaux marchands , & ne les reconnus pour vaisseaux de guerre garde-côtes que quand je les vis venir sur nous. Je virai de bord aussi-tôt pour les éviter ; mais un des deux , belle & légère frégate de 40 pieces de canon & de 300 hommes d'équipage , nous joignit après douze heures de chasse. Nous nous défendîmes depuis minuit qu'on nous attaqua jusqu'à dix heures du matin , toujours

en
ma
sea
ne
sec
car
apr
fèr

à
prè
no
fai
vai
Sai
l'A
à
il
co
fur
go

be
fur
pro
tro

en retraite. Il me fallut alors amener malgré moi, parce que notre vaisseau étant rasé comme un ponton, ne pouvoit plus manœuvrer. Le second vaisseau Anglais, nommé l'Escarboucle, de 50 pieces, nous joignit après le combat, & nous fûmes transférés sur son bord.

Il y avoit déjà bonne compagnie à son fond de cale, & entre autres près de trois cents Français qui venoient d'être pris sur le César, corsaire de Nantes, commandé par le vaillant capitaine Cazali, Créole de Saint-Christophe. Je l'avois vu dans l'Amérique; & quand il fut que c'étoit à moi qu'on mettoit les fers au pied, il vint me faire un compliment de condoléance. Pour lui il étoit libre sur le vaisseau des Anglais. Il man- goit & se divertissoit avec les officiers.

De peur de maladie & pour nos besoins, on nous permettoit de monter sur le tillac deux à deux, & d'y prendre l'air quelque tems. Je m'y trouvois toujours avec Monneville;

& comme nous ne nous étions pas rendus aux Anglais, ni nous, ni Monsieur Cazali sans leur avoir tué beaucoup de monde, nous remarquâmes qu'il restoit sur l'Escarboucle moins d'hommes que nous n'étions de prisonniers. Nous fîmes part de cette observation au peu de s'ibustiers qui restoit, & nous commençâmes avec eux à exciter les Français à la révolte. Je leur représentai que rien n'étoit plus facile que de nous rendre maîtres du vaisseau, si nous en attaquions l'équipage la nuit & à propos : qu'après cela nous reprendrions aisément nos propres vaisseaux, & peut-être même la frégate Anglaise.

L'amour de la liberté les animoit tous autant que moi ; mais ils trouvoient la difficulté de la recouvrer plus grande que je ne disois. A force de courir des périls, un s'ibustier s'accoutume à les voir moindres qu'ils ne sont, & à les mépriser. Il n'en est pas de même des autres guerriers,

No
no
dis
ne
sur
fou
le
rio
C
leur
qua
qui
dis
lui
pou
livra
qu'i
en
Mor
me
le f
être
ne
est
en
Fran

Notre plus grand embarras étoit que nous n'avions point d'armes. Je leur dis à ce sujet que si Monsieur Cazali ne nous aidoit pas à en avoir par surprise, je me chargeois de leur en fournir, me faisant fort de briser le coffre d'armes dès que nous serions sur le pont.

Quand ils m'eurent tous donné leur parole d'honneur, je communiquai notre dessein à Monsieur Cazali, qui l'approuva; mais quand je lui dis que le succès dépendoit plus de lui que de nous & que nous ne pouvions rien faire qu'il ne nous livrât les clefs du coffre d'armes qu'il lui étoit aisé d'avoir la nuit en égorgeant celui qui les gardoit. Mon cher chevalier, me dit-il, en me serrant la main, je vous garderai le secret; parce que je ne crois pas être obligé de le révéler; mais je ne saurois être des vôtres. Ce qui est adresse & courage en vous seroit en moi perfidie & lâcheté. Comme Français, je souhaite que vous

réussissiez, & comme honnête homme, je ne puis trahir un ennemi qui épargne ma vie & me confie la sienne.

Je ne puis vous blâmer, répondis-je à Monsieur Cazali, quelque préjudiciable que nous soit votre délicatesse. Gardez-nous donc le secret. Je n'abandonne pas mon entreprise, quoique l'événement que vous pouviez rendre infaillible devienne douteux sans votre secours.

Tout le monde fait que pendant la nuit, il n'y a que la moitié de l'équipage d'un vaisseau qui veille, & qu'on se relève de 4 heures en 4 heures. On appelle cela faire le quart. Nous choisîmes le milieu d'un de ces quarts pour faire notre coup. Il y avoit une demi-douzaine de flibustiers qui étoient venus à bout comme moi de défaire leurs fers. J'avois plus de confiance en eux qu'en tout le reste. Quand l'heure marquée fut venue, j'en pris un des plus forts avec qui, montant sur le tillac à deux heures après minuit comme pour pren-

dr
de
se
fu
ap
av
d'a
no
cel
ma
vei
déf
qui
n'o
bler
pre
fait
ving
aut
sur
tout
la f
trais
que
con

dre l'air, nous renversâmes du haut de l'écoutille à fond de cale les deux sentinelles qui nous gardoient. Ils furent d'abord étouffés. Je me saisis après cela d'une grosse pince de fer avec laquelle j'enfonçai le coffre d'armes dès le second coup.

Le grand bruit que je fis par-là nous perdit. L'alarme subite que cela mit dans le vaisseau, fit deux mauvais effets pour nous. Elle réveilla les Anglais qui se mirent en défense, & glaça d'effroi les Français qui restoient à fond de cale, & qui n'osant en sortir, nous laisserent accabler 40 ou 50 qui étions montés les premiers. Ce qui acheva notre défaite, c'est qu'après qu'il y eut une vingtaine d'Anglais de tués, & entre autres leur second capitaine, je reçus sur la tête plusieurs coups qui m'étourdirent & me renversèrent dans la foule. Tous mes sibusniers furent traités de la même façon, si bien que personne ne commandant ni ne conduisant ce qui restoit de Fran-

çais de bonne volonté , nous cédâmes la victoire aux Anglais. Ainsi quand Monneville remonta du fond de calc où je l'avois envoyé conjurer les Français de ne nous pas abandonner , il n'en trouva plus qu'une poignée qui se défendoit. Il leur conseilla lui-même de se retirer avec les autres plutôt que de se faire tuer sans fruit.

D'abord qu'il fut jour , les officiers des deux vaisseaux s'assemblerent sur l'Escarboucle , & le résultat du conseil de guerre qu'ils tinrent à notre sujet , fut que tous les prisonniers seroient séparés sur les quatre vaisseaux & mis aux fers , & que les auteurs de la révolte seroient pendus aux vergues. On les découvrit bientôt , & l'on me nomma pour faire ce sot personnage avec Monneville & trois sibusstiers.

Certainement nous aurions éprouvé cet infame supplice sans Monsieur Cazali , qui représenta fortement à nos juges les conséquences de cet

arrêt, qui, dans le fond, étoit contraire aux droits des gens & aux loix de la bonne guerre. Comme il leur fit voir dans leurs propres réglemens, puisqu'il a été toujours permis à des prisonniers de s'échapper s'ils le peuvent, comme il l'est à un oiseau de s'envoler de sa cage, si elle n'est pas bien fermée. Enfin, il harangua si pathétiquement, qu'il nous sauva de la corde par la force de son éloquence.

Mais les Anglais qui ne vouloient pas que nous y perdissions, se promirent bien de nous dédommager amplement. Ils s'y préparèrent à loisir, & s'en tinrent enfin à un moyen sûr, mais plus honnête de se défaire de nous. Ils nous mirent à terre quelque tems après dans les déserts de Guinée au pied d'un rocher escarpé, le soir du mardi gras de l'année 1711, où ils nous laisserent sans vivres, sans armes, & couverts chacun d'une vieille chemise de toile bleue. Je me souviens que,

lorsqu'il fut question de descendre dans la chaloupe, où trente soldats bien armés nous attendoient pour nous escorter, Monsieur Cazali me dit en me tendant la main : Adieu , mon pauvre chevalier , c'est fait de toi , si tu échappes aux griffes des lions , ce sera pour mourir de faim , ou pour appaiser celle des negres ; recommande ton ame à Dieu , mon ami.

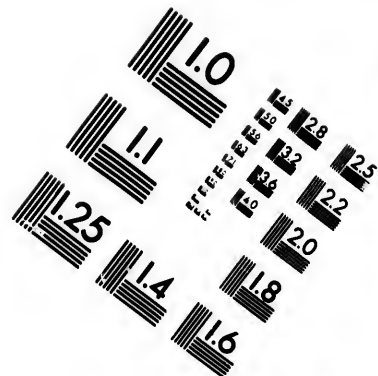
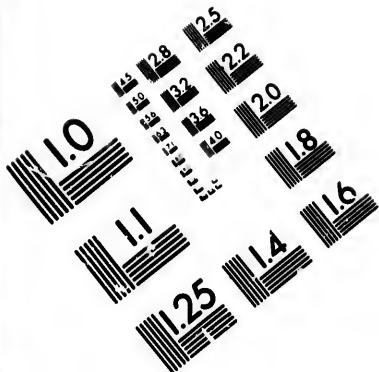
Ne vous inquiétez pas , Monsieur , lui répondis-je , si ces negres sont farouches & roturiers , nous allons les apprivoiser & les ennoblir. Je veux en particulier peupler de chevaliers cette terre sauvage. C'étoit pure rodomontade de ma part. Je faisois comme ces enfans fiers & mutins , qui , quand on les prive de quelques bijoux qu'ils aiment , disent qu'ils en étoient las , & qu'ils sont ravis d'en être débarrassés. Je sentoie bien qu'étant fort éloigné du Cap-Corse , & encore plus de Juda , nous ne pouvions pas y arriver au travers de

tant de dangers , & que nous ferions infalliblement dévorés par les negres ou par les bêtes féroces.

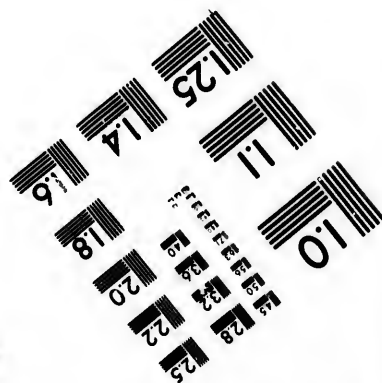
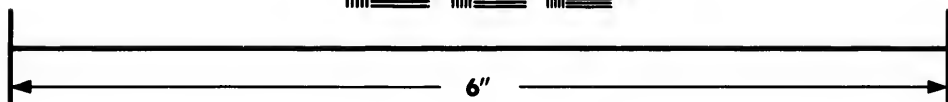
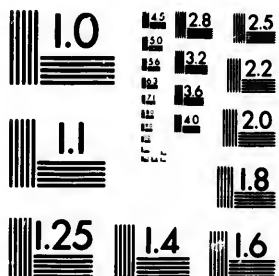
Dans le tems qu'on nous fit le compliment peu gracieux que nous étions cinq condamnés à être pendus , j'avois adroitement attrapé un escalpel du chirurgien qui nous pansoit , & je l'avois caché dans la manche de ma chemise , dans le dessein de m'en servir pour empêcher d'abord l'Anglais qui me mettroit la corde au cou , & me procurer aussi-tôt moi-même l'honneur coupable de périr par le fer en dépit de mes ennemis. Voilà les damnables maximes que j'avois apprises des sauvages , des flibustiers & des Anglais eux-mêmes. Ce ferrement nous restoit quand nous fûmes à terre ; ainsi , je portois dans ma manche tout notre arsenal.

Ce ne fut pas une petite affaire pour nous que de gagner le haut du rocher avant la nuit. Quand nous y fûmes , nous regardâmes du côté



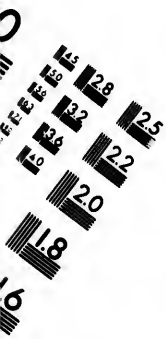


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



de la terre, cherchâmes des yeux quelques arbres où nous pussions prendre de quoi nous faire des bâtons pour nous défendre du moins quelque tems contre les bêtes ; mais nous ne vîmes pas le moindre arbrisseau. Nous résolûmes néanmoins de ne nous pas avancer davantage, & de passer-là toute la nuit en veillant chacun à son tour pour éviter la surprise.

Mes camarades considérant notre déplorable situation, fondoient en larmes, & se désoloient comme à l'envi : si nous ne sommes pas devorés cette nuit, disoient-ils, demain nous périrons dans les sables de soif & de chaud, ou bien nous servirons de pâture aux negres par les cantons desquels nous ferons obligés de passer pour gagner Juda, & qui tous mangent les blancs qui tombent entre leurs mains. Comment échapper à tant de périls ? La mort n'étoit pas le plus grand mal que nous pouvoient faire les Anglais. Nous en serions quittes à

présent sans les soins indiscrets de Monsieur Cazali.

Pour moi, disoit Monneville, en recouvrant la liberté, j'ai tout perdu. Je suis dans un état à desirer d'être encore aux fers. C'en est fait, mon cher ami, me disoit-il, nous ne reverrons jamais ni le Canada, ni la France. Que le sort de ma femme est triste, ajoutoit-il ! Elle va, comme ma mere, passer sa vie à pleurer & à attendre un époux qu'elle ne reverra jamais.

Quoique je visse aussi-bien qu'eux que notre perte étoit inévitable, je voulois pourtant faire l'esprit fort & les consoler. Ne perdons point courage, leur disois-je, l'abattement & le désespoir sont les plus grands maux, quand on se trouve dans des extrémités pareilles à celle où nous sommes. De la patience & de la résolution, mes amis ! Il n'y a rien dont on ne vienne à bout avec cela. Nous n'avons à craindre les monstres que cette nuit. Demain nous

ferons des massues qui nous suffiront pour nous défendre. Quant aux negres , nous devons plutôt les chercher que les fuir , ils nous recevront & nous donneront à manger , ou , plus cruels que leurs tigres , ils nous attaqueront. Trouvez-vous que nous soyons fort à plaindre dans ces deux cas ? Dans le premier nous voilà sauvés ; dans le second , nous leur vendrons cher notre vie , & nous la perdrons en braves gens. N'est-ce pas notre destinée ? Croyez-moi , la fleche d'un sauvage ne fait pas plus de mal que la balle du mousquet d'un mylord ou d'un seigneur Portugais.

Je les priai après cela de se reposer sans crainte , tandis que je veillerois le premier ; ce qu'ils refuserent de faire. Je me couchai donc pour leur donner l'exemple , & je leur dis de m'éveiller lorsqu'ils voudroient dormir à leur tour. Je ne me sentoispas plus disposé qu'eux à prendre du repos ; mais je ne vou-

loi
râc
pas
pla
le
cac
mo
fois
ple
I
fais
ce,
si n
qu'i
gro
nou
la g
à p
nou
cela
trou
se p
cun
difo
à v
& i

lois pas qu'ils s'apperçussent qu'en tâchant de les rassurer, je n'étois pas moins effrayé qu'eux. Leurs plaintes m'attendrissoient, & j'avois le visage couvert de larmes que je cachois en croisant mes mains sur mon front. C'étoit pour la seconde fois de ma vie qu'il m'arrivoit de pleurer.

Néanmoins comme la crainte nous faisoit garder à tous un profond silence, je crois que je me serois endormi, si mes camarades ne m'eussent averti qu'ils voyoient venir vers nous un gros animal. C'étoit un lion dont nous pouvions distinguer facilement la grandeur énorme. Il n'étoit pas à plus de 50 pas de nous, & il nous regardoit avec des yeux étincelans. Je me mis à la tête de la troupe, en l'exhortant sur-tout à ne se point écarter. Vous ne courez aucun risque pour le présent, leur disois-je; cet animal ne sauroit aller à vous qu'après m'avoir ôté la vie, & il ne peut m'expédier assez vite

pour que je n'aye pas le tems de le percer de plusieurs coups de mon ferrement.

Le lion ne nous voyant point remuer , s'avança fort doucement jusqu'à la portée du pistolet , aussi curieux de nous voir de près , que nous étions peu contens de sa curiosité. Je crois qu'il l'auroit poussée jusqu'à venir fondre sur nous , si deux ou trois de nos camarades n'eussent fait un grand cri à la vue d'un tigre qui passoit d'un autre côté. Ces deux animaux épouvantés d'un bruit si nouveau pour eux , prirent la fuite , & nous laisserent nous remettre un peu de la frayeur qu'il nous avoient causé.

Nous ne vîmes rien du reste de la nuit , & dès qu'il fut jour , nous nous mîmes en chemin au travers des terres. Après quatre heures de marche , nous trouvâmes quelques arbres sous lesquels nous jugeâmes à propos de nous arrêter pour en dépouiller deux de leurs écorces, dont

no
cha
qu
de
com
No
che
de
nou
&
étio
N
le
avio
ne
tir la
Nou
bord
eûme
jour
si ab
mises
périe
de ce
donn
fit qu

nous fimes chacun une espece de chapeau en forme de gondole, sans quoi il ne nous eût pas été possible de supporter l'ardeur du soleil qui commençoit à s'élever sur l'horison. Nous nous remîmes ensuite en marche ; mais par malheur nous trouvions de tems en tems du sable dans lequel nous enfoncions jusqu'aux genoux, & qui étoit si brûlant, que nous étions obligés de courir en le traversant.

Nous fimes beaucoup de chemin le premier jour, parce que nous avions toute notre force, & que nous ne commençâmes que le soir à sentir la faim qui nous accompagnoit. Nous couchâmes dans des joncs au bord d'une riviere gayable, où nous eûmes une nuit aussi fraîche que le jour avoit été chaud. La rosée étoit si abondante, que le matin nos chemises étoient toutes mouillées. L'expérience que j'avois faite en Irlande de cet aphorisme, qu'il faut toujours donner quelque chose à l'estomac, fit que je goûtai de plusieurs sortes

de feuilles d'arbres & de joncs dont je fis provisions avant que de partir , de peur de tomber dans quelque désert où nous n'aurions pas même cette ressource. Nous ne fîmes que les succer ce jour-là ; mais nous en mangeâmes le lendemain , parce qu'aucun de nous n'avoit pu dormir la nuit.

Ayant pris un peu sur la droite pour nous rapprocher de la mer , nous apperçumes assez loin une colline toute couverte d'arbres. Nous y adressâmes aussi-tôt nos pas , dans le dessein d'y passer la nuit ; & quand nous y arrivâmes après deux ou trois heures de chemin , nous entendîmes devant nous un bruit comme de coups de bucheron. Nous allâmes tout doucement vers le lieu d'où il partoît & nous vîmes que c'étoit un negre qui frappoit des palmiers , & leur faisoit des taignées , comme j'en avois vu faire aux érables en Canada.

Ces incisions se font aux éra-

bles
la l
mat
mid
dans
d'ea
prét
l'este
N
beau
gres
cases
fix à
à no
flech
chois
bien
jeun
rant
enfa
proc
en c
corps
me d
veme
tôt a

bles dans la force de la seve ; on la laisse couler depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures après-midi, & il y a tel arbre qui, pendant ce tems-là, rend plusieurs pots d'eau dont on tire un sucre que l'on prétend être beaucoup meilleur pour l'estomac que celui des isles.

Nous découvrîmes au milieu d'un beau vallon un gros village de negres, composé de plus de trois cents cases ; & entre le village & nous six à sept cents hommes qui venoient à notre rencontre armés d'arcs & de fleches. Le gros de la troupe marchoit gravement comme à une affaire bien sérieuse, & une centaine de jeunes gens grands & bien faits courant devant les autres comme les enfans perdus d'une armée, s'approchoient de nous en sautant & en caracolant, puis se retiroient au corps de l'armée, disparoissant comme des ombres au moindre mouvement que nous faisons, ou plutôt ainsi qu'une bande d'étourneaux

qui voyent venir à eux des chasseurs. Enfin, ces negres s'enhardissant peu-à-peu, venoient de plus près en plus près, mais toujours sur le qui-vive; ils tenoient leurs arcs bandés, nous examinoient un moment, & s'enfuyoient aussi-tôt.

Je dis à mes camarades qu'il falloit nous jeter au milieu d'eux, s'ils nous attaquoient, en tuer le plus que nous pourrions & mourir en gens de cœur. En un mot, leur dis-je, mes amis, imitez-moi, & ne faites que ce que vous me verrez faire. Nous avançons cependant au petit pas d'un air humble & craintif, à demi-courbés, & nous appuyant sur nos massues comme si nous avions été sans force. Je dis nos massues, car nous nous en étions fait chacun une des arbres dont les écorces nous servoient de chapeaux. Notre contenance marquoit tant de foiblesse & de timidité, qu'il falloit que ces gens-là fussent plus poltrons qu'on ne le peut exprimer pour avoir peur de nous.

Quand

Quand ils furent à quelques douze pas de notre petite troupe, un des plus apparens fit un certain cri, qui obligea tout son monde à faire halte & silence en même-tems. Alors par un effort généreux, il sortit des rangs, & s'avança jusqu'à nous. Je ne laissai pas de remarquer que nature pâtiſſoit en lui; car ce héros trembloit, quoique plus de deux cents negres tinſſent leurs arcs bandés & fuſſent prêts à tirer sur nous au premier ſignal. Il me rendit la main, & je lui préſentai la mienne. Il me preſſa le bout du doigt en faiſant claquer ſes ſiens, & en me diſant *Kio kio paw*. Je répétois les mêmes mots à tout haſard; & portant la main à ma bouche pour lui faire entendre que nous avions beſoin de manger, je m'apperçus qu'il comprenoit ce que je voulois dire. Il ſe tourna vers ſes ſiens, & leur ayant dit apparemment que nous étions des malheureux dont ils n'avoient rien à redouter, ceux d'entre eux qui avoient

le plus de courage, eurent l'assurance de nous venir à leur tour presser le bout des doigts & nous saluer de leur *Kio kio paw*. Enfin, la multitude s'enhardit : il nous fallut recevoir & rendre pendant plus d'un quart d'heure le compliment que ces paroles composoient.

Pour nous faire voir qu'ils concevoient bien que nous mourions de faim, quelques-uns d'entre eux se détachèrent des autres, & coururent au village nous préparer à manger. Pour y arriver après eux, il nous fallut percer une nouvelle foule d'hommes & de femmes qui s'empressoient à nous considérer. Nous aurions volontiers soutenu leurs regards, si nous eussions eu le ventre plein ; mais leur curiosité nous paroïssoit importune dans l'état où nous étions. Nous parvînmes pourtant jusqu'à une belle case, devant laquelle il y avoit une quantité prodigieuse de poisson cuit, qui sembloit être destiné pour nous.

Nous nous affîmes tous au pied du mur de la case, où redoublant nos gestes les plus expressifs pour demander à manger, nous eûmes la consolation de nous voir enfin servir de ces petits poissons, auxquels cependant nous ne pûmes toucher encore qu'après avoir fait la cérémonie du Calumet. Ce qu'il y eut d'heureux pour nous, c'est que nous nous rassasiâmes sans nous incommoder; premièrement, parce que les arrêtes que nous n'aurions assurément pas eu la patience d'éplucher, se trouverent petites & mangeables; secondement, comme nos poissons étoient cuits dans l'huile de palmier, & que nous buvions en même tems du vin fait du suc du même arbre, ce mêts nous dégoûta tous, & nous empêcha d'en prendre trop.

Pendant notre repas, outre la presse qui étoit autour de nous, les arbres voisins étoient tout noirs aussi-bien que le dessus des cases, tant il y avoit de negres perchés de tou-

tes part pour nous examiner attentivement. On peut juger par un petit incident que je vais rapporter, combien ces peuples sont peu aguerris. Ma massue me glissa des mains par hasard, je me baissai avec vivacité pour la ramasser; & ce mouvement que je fis leur causa tant d'épouvante, qu'ils s'enfuirent presque tous. Vous eussiez vu ceux qui étoient sur les arbres se jeter promptement en bas pour se sauver, de même que si une armée d'ennemis fût venue fondre sur eux. Ils se rassurèrent néanmoins peu-à-peu, & se rapprocherent de nous.

Quand je vis que bien-loin d'avoir envie de nous faire du mal, ils nous regardoient comme des gens qu'ils craignoient, je laissai-là ma massue; & me mêlant parmi eux, je commençai à lier conversation par signes avec les plus intelligens. Je leur fis comprendre que nous avions été volés sur mer, dépouillés & exposés sur leurs côtes. Pour nous mar-

qu
no
ne
po
co
Co
le
de
ils
gu
pra
fal
po
ma
no
av
qu
&
m

&
tr
je
n
au
le

quer qu'ils m'avoient entendu, ils nous donnerent aussi-tôt des aumônes abondantes, chacun selon son pouvoir, en plumes, en ivoire, en coquillages & autres choses pareilles. Comme je leur nommai plusieurs fois le Cap-Corse & Juda pour leur en demander le chemin & la distance, ils me répondirent par leurs gestes que la route de Juda n'étoit pas praticable par terre, & qu'il nous falloit seulement cinq tours de soleil pour nous rendre au Cap-Corse; mais qu'à la fin du premier jour nous trouverions un village de negres avec lesquels ils étoient en guerre, qui étoient les plus méchans du pays, & qui nous mangeroient infailliblement.

Ils nous offrirent de leurs fleches & des arcs pour nous défendre contre leurs redoutables voisins; mais je leur fis signe que mes camarades ne pouvoient pas se servir de ces armes. Pour moi, je pris celui de leurs arcs qui me parut le plus fort.

& les faisant tous écarter un peu, je tirai en l'air une fleche qui les étonna beaucoup, en s'élevant bien plus haut que les leurs, & en retombant à pic à mes pieds. Ils m'en firent tirer aussi plusieurs contre une figure d'homme faite d'écorce d'arbre & couverte de peaux, sur laquelle apparemment s'exerçoit leur jeunesse; & voyant que de trente pas plus loin qu'eux, je ne la manquois point, ils se mirent tous à me caresser en me frottant les bras & les épaules, & faisant devant moi mille gestes d'admiration & de respect.

Ils me prenoient, sans doute, pour un homme extraordinaire. Ils nous firent après cela, non des charités, mais des présens. Et s'apercevant que rien ne nous plaisoit tant que la poudre d'or, ils nous en donnerent en petite quantité, véritablement aucun d'eux n'ayant une grosse provision. Ils n'en ramassoient que pour leurs besoins journaliers, & que pour avoir en échange tout ce

qu
ra
no
&
les

vil
da
de
ge
ren
l'h
pl
sib
fai
no
de
gès
que
inc
du
euf
que
par
mo
tête

qui leur étoit nécessaire. Le tout rassemblé faisoit près d'une livre qu'on nous avoit donné pincée à pincée, & que nous emportâmes bien liée dans les coins de nos chemises.

Nous passâmes la nuit dans ce village. Ils nous firent coucher seuls dans une case séparée sur des nattes de joncs, & nous présentèrent obligamment à chacun une femme pour remplir parfaitement les devoirs de l'hospitalité; nous les refusâmes le plus honnêtement qu'il nous fut possible, ne pouvant pas en conscience faire honneur à leur présent. Nous nous disposions à partir dès le lendemain matin; mais nous fûmes obligés de différer notre départ, attendu que deux des nôtres se trouverent incommodés la nuit pour avoir bu du vin de palmier, quoiqu'ils n'en eussent pas fait débauche eux plus que nous. Epuisés que nous étions par le jeûne, une liqueur encore moins forte nous auroit monté à la tête.

Nos deux malades nous proposèrent de rester parmi les negres , & je ne fais si l'envie d'amasser de la poudre d'or ne nous auroit point fait prendre ce parti , si Monneville , qui ne se soucioit de la vie que pour l'aller passer en France , ne nous eût représenté que nous trouverions une mort certaine dans les villages voisins que nous comptions déjà de piller à la tête de nos negres , puisque n'ayant ni sabres ni armes à feu , notre fermeté ne serviroit qu'à nous faire percer de coups , dès que nos negres lâcheroient le pied ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver à la premiere occasion. Il avoit raison. Outre cela , la poudre d'or ne nous auroit pas aidé à gagner Juda , sans quoi elle nous eût été tout-à-fait inutile. Nous passâmes donc le jour suivant entier à nous reposer , & nous ne partîmes que le lendemain.

Nous aurions bien voulu que quelques negres nous eussent escortés seulement une demi-journée ; mais

au
qu
le
vic
der
mis
de
&
nou
ce n
que
nou
gres
avio
mal
O
leil
arriv
nous
l'eau
mes
que
heur
que
& q
rent

au diable s'il y en eût un seulement qui osât s'avancer avec nous vers le premier village par où nous devions passer, parce que c'étoit-là que demeuroient leurs plus terribles ennemis. Nos bons negres nous presserent de nous charger chacun d'un arc & d'un troussau de fleches; ce que nous refusâmes d'accepter. En quoi, ce me semble, nous marquions quelque prudence. Comme il s'agissoit de nous attirer la compassion des negres par les villages desquels nous avions à passer, nous aurions fort mal fait d'y paroître avec des armes.

On nous fit connoître par le soleil qu'avant qu'il fût couché nous arriverions au village terrible, & que nous trouverions fréquemment de l'eau en chemin. Nous n'emportâmes donc que de petits poissons cuits, que nous mangâmes sur les deux heures après-midi sous des palmiers que nous découvrimes de bien loin, & que nos deux malades ne gagnèrent pas sans peine. L'un d'eux sur-

tout étoit si mal , qu'il nous fallut le soutenir pour l'aider à marcher le reste du jour ; ce qui rallentit notre marche , & nous empêcha d'arriver au village avant la nuit.

Nous traînâmes assez bien ce malade jusques vers les dix heures. Alors la fraîcheur de la nuit le saisit , & lui causa une grosse fièvre qui l'arrêta , de façon que nous fûmes contraints de le porter sur nos massues le reste de la nuit en nous reposant à chaque moment. Tant que ce garçon eut de la connoissance , il ne cessa de nous prier de ne le point abandonner. Lorsqu'il fut jour , nous nous apperçûmes que nous étions malheureusement dans un lieu tout découvert. Cette observation fut cause que nous redoublâmes nos efforts pour porter promptement ce misérable encore un grand quart de lieue , afin de gagner un petit fond où nous jugions que nous serions du moins à couvert de la vue de ces formidables negres , sur le terrain desquels nous nous imaginions être encore.

Nous y demeurâmes jusques sur les neuf heures du matin, que l'ardeur du soleil nous en chassa. Nous ne savions de quel côté tourner pour trouver de l'ombre. Outre nos deux malades, Monneville qui n'avoit jamais marché nuds pieds, les avoit tout déchirés; & ne pouvant presque plus se soutenir, il nous dit avec une fausse tranquillité qui tenoit du désespoir: Adieu, Messieurs, je vous souhaite un bon voyage; pour moi, je vais rester ici. Je veux mourir au soleil; je languirai moins long-tems qu'à l'ombre. Il y avoit parmi nous un Parisien vigoureux, nommé Roland. Je lui proposai de me suivre pour secourir nos malades malgré eux. Il y consentit. Nous laissâmes-là les autres pendant deux heures, au bout desquelles nous revînmes à eux avec chacun un paquet de joncs & d'herbes que nous avions été prendre au bord d'une riviere qui étoit à quelques milles de-là sur la droite.

Notre dessein étoit d'en faire une

espece de paradis pour couvrir nos camarades, & les preserver des rayons du soleil, & particulièrement celui que nous avons porté si long-tems. Notre bonne volonté lui fut inutile; nous le trouvâmes qui expiroit, & ses deux autres compagnons qui pleuroient à genoux, & prioient Dieu pour lui aussi-bien que pour eux-mêmes, tant ils étoient persuadés que nous ne reviendrions point, & qu'ils alloient le suivre.

Notre retour ne parut pas leur faire beaucoup de plaisir. Leur résolution étoit prise. Ils étoient las de lutter contre un sort, à la rigueur duquel ils ne voyoient aucune apparence de pouvoir échapper. Celui de l'agonisant leur sembloit digne d'envie. Qu'il est heureux, s'écria Monneville en nous le montrant! Il défie maintenant les monstres, les negres & la faim, & nous sommes encore exposés à tous ces maux. En cessant de vivre, ajouta-t-il, il a senti tout son bonheur. Il a repris connoissance

fan
ce
à n
n'é
pou
rab
S
le
en
tud
dit.
de
ten
sou
vou
je
que
Ne
déli
ou
rest
cha
un
sui
no

sance un instant, & il a employé ce moment à remercier le ciel & à nous plaindre. Il a vu que nous n'étions plus robustes que lui que pour être plus long-tems misérables.

Savez-vous, continua-t-il, ce que le malheureux vient d'exiger de nous en mourant ? Je n'ai plus d'inquiétude que pour vous, nous a-t-il dit. J'espère que pour satisfaction de mes fautes, le Seigneur se contentera des peines que je viens de souffrir, & je vais mourir content si vous me promettez d'exécuter ce que je vais vous dire. Au nom de Dieu, que ma mort vous devienne utile ! Ne périssez pas de faim de propos délibéré dans ces déserts pour deux ou trois jours de chemin qu'il vous reste à faire. N'épargnez point ma chair, vous en pourrez manger dans un moment & emporter le reste.

Vous êtes arrivés, Messieurs, poursuivit Monneville, comme il prononçoit ces dernières paroles, &

vous venez de le voir expirer. Si cette sorte de secours vous convient, nous pouvons vous faire les mêmes offres. Nous ne lui survivrons pas long-tems. Un désespoir si marqué me mit véritablement en colere contre Monneville. Je lui fis des reproches sur son peu courage, & lui dis que je le forcerois bien à nous suivre.

Nous fimes une fosse peu profonde, parce que nous n'avions pour la faire que nos massues & nos ongles. Elle suffit cependant pour le mort. Nous mîmes sur lui une croix que je fis de son bâton que nous avions apporté jusques-là. Voilà son mausolée. L'écorce d'arbre qui lui avoit servi de chapeau & les manches de sa chemise furent employés à faire une chaussure pour Monneville, qui nous suivit volontiers après cela, & même plus facilement que l'autre malade. Nous regagnâmes la riviere que j'avois découverte avec Roland,

Nous résolûmes de suivre son cours, afin de ne nous pas trop écarter de la mer, & dans l'espérance d'y trouver plutôt que dans les terres quelque village de negres, comme en effet deux heures après nous en vîmes un sur notre gauche. Nous en prîmes la route, persuadés que nous exciterions plutôt leur compassion que leur appétit dans l'état où nous étions réduits. Mais huit ou dix negres que nous rencontrâmes, nous épargnerent la peine d'aller jusques-là. Ces incivils, au-lieu de nous recevoir gracieusement, se mirent à faire des cris affreux, & nous poursuivirent à coups de fleches pendant une heure entiere.

Leur acharnement à nous décocher de loin des traits qui pouvoient nous atteindre m'impatienta, je voulus joindre ces lâches ennemis; mais ils furent plus alertes que moi. Ils nous firent toutefois plus de peur que de mal. Après cette désagréable rencontre, nous regagnâmes notre riviere

fans obstacle ; & nous étant éloignés de ce canton de deux ou trois lieues , nous passâmes la nuit au bord de l'eau sur le sable , où nous fîmes notre souper d'une pinte d'eau tout au moins chacun. Quelque peu solide que fût cet aliment , nous éprouvâmes que l'eau a la vertu de calmer un peu la fureur de la faim.

On n'a pas à la vérité après cela le sommeil aisé. Ne pouvant dormir, je quittai mes trois camarades, & passai une partie de la nuit à chercher des arbres pour en manger quelques feuilles. Pour mes péchés je n'en trouvai point, & j'étois prêt à perdre toute espérance à mon tour, quand je fis réflexion que nous ne devions pas être bien éloignés du Cap-Corse , où du moins nous serions entre les mains d'ennemis qui nous traiteroient selon les loix de la bonne guerre , & nous échangeoient à la première occasion.

Roland , aussi courageux que moi , au-lieu de succomber à sa tristesse, songeoit à la conservation de sa vie.

Il lui vint aussi dans l'esprit que nous étions près du Cap-Corse. Il me communiqua sa pensée, & me dit que nous y arriverions ce jour-là même, si nous partions au clair de la lune sans attendre l'aurore. J'étois fort de son avis, mais nous n'osions réveiller celui de nos camarades que nous avions eu tant de peine la veille à traîner jusques-là. Il étoit vieux, & par conséquent il avoit plus besoin de repos que nous. Ce n'étoit pas la peine de le tant ménager, puisqu'il étoit mort & non pas endormi. Nous ne nous en aperçûmes qu'à la pointe du jour.

Il étoit fils d'un riche négociant de Rouen. Il s'étoit mis d'abord sur mer en qualité de chirurgien de vaisseau, puis il avoit quitté la lancette pour se faire sribustier, & porter ainsi ses os en Guinée. Pour lui, plus patient que nous, il ne craignoit la mort que parce qu'elle abrégeroit ses peines, qu'il croyoit ne pouvoir être trop longues ni trop

cruelles. C'est moi , sans doute , qui vous attire tant de maux , me disoit-il en particulier dès le premier jour de notre misere, quand il nous vit menacés de périr dans les sables. C'est le malheur qui vous a d'abord associés à moi , qui vous enveloppe aujourd'hui dans la punition de mes crimes.

Je voulus le consoler en lui disant que peu d'entre nous avoient tenu dans leur jeunesse une conduite bien réglée , & que le plus souvent on n'embrassoit notre profession , que parce qu'on étoit incapable d'en exercer aucune autre. Non , non , reprit-il, je suis le seul criminel , le seul que la Justice divine devoit punir. Jugez-en vous-même , mon cher chevalier , voici une partie de mes forfaits.

Je commençai dès l'âge de seize ans à mériter ce que je souffre aujourd'hui. Je faisois la cour à une jeune héritière que je recherchois moins par inclination pour sa personne , que pour le bien qu'elle devoit posséder un jour. J'avois un

riv
m'e
cile
le
de
val
ref
mo
qu
ing
rep
ma
ria
tes
lois
des
tre
feu
fie

&
vil
me
j'e
po
qu

rival qui me fut préféré. Je voulus m'en venger, & j'en trouvai si facilement le moyen, que je n'eus pas le tems de réfléchir sur les suites de l'action que je méditois. Mon rival n'étoit point en garde contre mon ressentiment. Il crut que j'avois pris mon parti de bonne grace, parce que j'avois cessé d'abord de voir mon ingratitude sans chercher à lui faire des reproches. Ainsi, lorsque je leur fis ma visite huit jours après leur mariage, ils me reçurent avec politesse, & même avec amitié. Bien loin de soupçonner mon mauvais dessein, le jeune époux me fit entrer dans son cabinet, où me voyant seul avec lui, je le frappai de plusieurs coups de poignard.

Je sortis aussi-tôt de chez lui; & m'éloignant promptement de la ville, je gagnai la forêt, où je demurai caché jusqu'à la nuit que j'employai toute entière à marcher pour tirer pays; mais dans le trouble qui m'agitoit, je m'égarai de façon que

j'étois encore dans le bois quand le jour parut. En cherchant des yeux quelque maison où je pusse aller me pourvoir de vivres, je découvris trois cavaliers qui venoient droit à moi. Pour les éviter, je m'enfonçai dans le plus épais du bois; mais un d'entre eux ayant mis pied à terre, m'y suivit le pistolet à la main, & m'eut bientôt arrêté. Je m'imaginois déjà être sur l'échafaud. Néanmoins j'en fus quitte pour la peur; car on me cria : *La bourse ou la vie.*

Ces paroles me rassurerent, & je cessai de fuir. Pendant que cet honnête homme me faisoit vider mes poches, ses deux camarades l'appellerent, il me conduisit devant eux; je leur contai mon malheur; & me jettant à leurs genoux, je les priai de me sauver. Ils s'entre-regarderent en riant, & l'un d'eux me demanda si j'avois du goût pour leur profession. Je leur protestai que je me regarderois comme le plus fortuné de tous les hommes, s'ils me jugeoient digne

de l'exercer avec eux. Ils me dirent qu'ils ne pouvoient m'accorder ma demande, qu'au préalable je ne leur eusse donné des preuves de ma vocation, & que je ne me misse en état de les suivre en priant quelque passant de me prêter son cheval.

Je vous entends, Messieurs, leur répondis-je. Donnez-moi de quoi me faire respecter de plus loin que ne le peut faire mon épée, & vous verrez que ce n'est pas par une injuste présomption que j'ose aspirer à l'honneur de vous être associé. Ils me donnerent aussi-tôt le seul fusil qu'ils avoient, & me placerent dans un lieu commode pour faire mon emprunt. Ils m'y laisserent, & se retirèrent à cinq ou six cents pas de là, non sans m'avoir averti de ne rien entreprendre, quand il paroîtroit plus de deux hommes à la fois.

Je fus long-tems en embuscade sans rien voir que des malheureux, dont la défaite ne m'auroit fait ni honneur, ni profit. Ensuite il me passa

devant le nez deux cavaliers bien mis, & dont la monture m'auroit fort accommodé; malheureusement pour moi, ils avoient l'air d'être gens à se bien défendre, & ils étoient suivis de quatre ou cinq hommes à pied. Ce ne fut que sur le midi qu'il se présenta un cavalier seul qui venoit du côté de mes nouveaux camarades. Ils le laissèrent passer impunément pour me laisser la gloire de le démonter. C'étoit un bourgeois d'une petite ville voisine, qui voulant apparemment gagner Rouen avant le dîner, alloit assez vite.

Je me préparois à le coucher en joue; quand je le reconnus pour un de mes meilleurs amis. La liaison que j'avois avec lui étoit telle, que si je n'eusse eu rien à risquer en retournant à la ville, je me serois joint à lui contre les trois voleurs. Mais comme ç'auroit été me perdre sans ressource, je l'arrêtai d'un ton de voix terrible. Je lui ordonnaide descendre & de se mettre ven-

tr
m
co
m

ap
pe
qu
lu
ga
fai
ép
me
pas
de
fan
vo
n'y
ne
qu

nai
&
pif
gin
&

tre à terre; puis l'ayant volé, je montai sur son cheval, & rejoignis comme en triomphe les trois juges de mon action.

Je me flattois d'avoir mérité leurs applaudissemens, & je ne fus pas peu surpris de la réception froide qu'ils me firent. Un de ces trois illustres brigands me dit en me regardant de travers: Que voulez vous faire de cet homme-là? L'avez-vous épargné pour mettre la ville en rumeur par le récit qu'il ne manquera pas de faire de l'accident qui vient de lui arriver? Votre pénétration, sans doute, ne va pas jusqu'à prévoir que, dans une demi-heure, il n'y aura personne dans Rouen qui ne sache que nous sommes ici & ce que nous y faisons.

Frappé de ces reproches, je retournai au galop vers mon pauvre ami, & lui cassai la tête d'un coup de pistolet. Pour cette fois-là je m'imaginai avoir bien fait mon devoir, & je m'attendois à voir mes juges

fort contens de moi. Je me trompois encore. Autre étourderie , me dirent-ils ! aviez-vous quelque chose à craindre de cet homme à qui vous n'aviez laissé aucune arme. Je ne l'ai pas craint non plus, Messieurs, leur répondis-je, puisque je l'ai tué. Il falloit, reprirent-ils, l'entraîner dans le bois, & là l'expédier à coups d'épée. Premièrement, parce qu'un coup d'arme se fait entendre de loin, & fait mettre sur leurs gardes les voyageurs qui peuvent suivre de près celui qu'on vient de tuer. Secondement, c'est qu'en se défaisant d'un homme dans une forêt, on s'épargne la peine de l'y traîner pour le dérober à la vue des passans.

Je priai ces Messieurs de considérer que je n'étois qu'un novice, & que par conséquent ils ne devoient pas s'étonner si je faisois des fautes. Dans ce moment-là, plusieurs marchands passerent, & virent la belle besogne que je venois de faire. Ils en répandirent le bruit dans la ville ;

ce qui joint à l'assassinat que j'y avois commis la veille, fit mettre tant d'archers à nos trouffes, que nous fûmes obligés de nous écarter du canton.

Nous nous retirâmes vers Caen dans le château d'un gentilhomme, où il me parut que l'on se croyoit en sûreté, quoique plusieurs voisins nous y visitaient fréquemment. Ils en agissoient tous si cordialement les uns avec les autres, que je vis bien qu'ils se connoissoient. Au bout de quelques jours, il arriva dix-huit autres cavaliers dans le château, qui s'y assembloient sur un avis reçu de Rouen, qu'un Monsieur, nommé la Mothe le Bailly, riche commerçant de Caen, devoit partir un tel jour avec beaucoup d'argent qu'il retiroit de toutes parts des mains de ses correspondans. Un de ses valets qui avoit quelque liaison avec nous eut la bonté de nous en avertir, ajoutant à ce bon avis, qu'il croyoit que son patron avoit envie

de se réfugier en Angleterre pour les affaires de la religion, & qu'il seroit facile de démeubler sa maison auparavant.

Je m'imaginai qu'on iroit attendre le marchand sur la route à son retour de Rouen; ce que l'on ne jugea point à propos de faire, notre troupe étant trop forte, & par conséquent trop fière pour se contenter d'un vol sans éclat. On prit un autre parti. Dès que l'on sut que la famille du bourgeois l'attendoit à sa campagne, & que son fidèle valet nous eut fait avertir de son arrivée avec celui de ses fils qui l'accompagnoit ordinairement, nous montâmes tous à cheval pour nous rendre chez lui.

Il n'étoit pas encore nuit quand nous entrâmes dans sa cour. On m'avoit mis à la tête pour m'éprouver. Le maître du logis vint au-devant de nous, & nous demanda poliment, s'il y avoit quelque chose pour notre service; je ne lui répondis que

d'u
ch
fu
O
av
au
no
au
M
pa
&
co
de
&
ép
m

m
en
m
to
q
e
&
g
fa

d'un coup de pistolet, & je le couchai par terre. Sa femme & son fils furent traités de la même manière. On épargna le domestique qui nous avoit si bien servi avec quelques autres. Nous le conservâmes pour nous préparer à souper. On laissa aussi la vie à un des enfans de Monsieur de la Mothe, & cela parce qu'on nous dit qu'il étoit sourd & muet. Néanmoins cet enfant reconnut dans la suite quelques-uns de la troupe qui lui furent présentés, & contribua fort bien à leur faire éprouver le supplice qu'ils avoient mérité.

Je me souviens que les complimens que mes confreres me faisoient en soupant m'ayant mis de belle humeur, je saisis un perroquet qui se tourmentoit dans une cage, & crioit *quel meurtre!* mot qu'il avoit souvent entendu répéter. Je lui coupai la tête, & la fourrai dans la bouche du bourgeois mort, en disant quelques plaisanteries qui m'attirerent de nouveaux

applaudissemens. Un jeune gentilhomme de mon âge que l'on nommoit Gruchi, me dit alors d'un ton ironique, qu'on étoit bienheureux de tenir de la nature d'aussi belles dispositions que les miennes.

Il déplut par ce trait railleur à toute la compagnie, qui conclut de là que le jeune Gruchi avec ses sentimens de compassion & d'humanité, ne feroit jamais fortune dans le métier, & on le condamna tout d'une voix à ne point passer outre. Son pere, comme si ce reproche eût déshonoré son fils, demanda grace pour lui. Il promit de l'aguerrir ; & pour expiation de sa foiblesse, il lui fit boire sur le champ un grand verre du sang des mourans.

C'est ainsi que ce malheureux compagnon de mes miseres me fit sa confession dans l'amertume de son cœur. J'avois résolu de ne rien dire de sa vie à Monneville & à Roland, de peur qu'ils ne prissent moins de soin de lui ; mais il se mit par sa

mort en état de se passer de nous. Monneville, nous le voyant couvrir de sable, se mit à soupirer ; & nous regardant tristement : Ce n'est pas la peine d'en faire à deux fois, nous dit-il, faites - moi une place auprès de ce misérable ; aussi - bien c'est à moi de partir le premier. En essayant d'aller plus loin, je ne ferai que vous embarrasser, & vous empêcher peut-être vous-même de gagner le Cap-Corse. Tâchez, Messieurs, d'y arriver seuls, & ne vous obstinez point à vous perdre en voulant me sauver.

Ces paroles de Monneville nous attendrirent, & nous lui dîmes que s'il perdoit ainsi tout espoir, & ne faisoit pas un dernier effort, nous allions demeurer avec lui, & nous laisser mourir lâchement. Je tâchai pourtant de le consoler, en lui protestant que s'il vouloit rappeler tout ce qui lui restoit de forces pour nous suivre, nous allions nous abandonner aux premiers negres que

nous'rencontrerions pour périr ensemble par leurs mains, ou pour en obtenir du secours. Monneville se rendit, & nous partîmes aussi-tôt après avoir bu copieusement de l'eau de notre riviere.

Tout épuisés que nous étions, nous nous mîmes en chemin, dans la résolution de ne nous pas arrêter si-tôt, & nous marchâmes assez vite, même jusques vers les huit ou neuf heures du matin, que nous trouvâmes des negres occupés, à ce qu'il nous sembla, à faire une espece de chauffée dans un gros ruisseau. Quelle que pût être leur cruauté, nous étions dans un état à la désarmer. Et comme si la seule nécessité nous avoit donné des forces, nous cessâmes d'en avoir dès que nous vîmes d'autres hommes qui pouvoient nous secourir.

Nous n'eûmes pas le choix de la maniere dont nous les saluerions. Nous tombâmes de foiblesse à leurs pieds. Ils nous donnerent d'abord à

m
do
av
da
le
ge
re
no
du
ve
ôt
fer
fui
mo
en
fo

ré
fit
de
le
été
Co
no
lu
été

manger un peu de riz. Ce qui, sans doute, nous sauva la vie. Après nous avoir examinés avec attention pendant un quart-d'heure sans nous parler, ils se remirent tous à l'ouvrage, excepté deux des plus vieux qui restèrent auprès de nous comme pour nous garder. Le premier effet que produisit en nous la nourriture que nous venions de prendre, fut de nous ôter un étourdissement que nous sentions tous ; & elle nous causa ensuite un si grand assoupissement, qu'en moins d'une demi-heure nous nous endormîmes tous trois d'un profond sommeil.

Quelques heures après, nous nous réveillâmes en sursaut au bruit que fit en arrivant une nouvelle troupe de negres, à la tête de laquelle étoit le chef du canton, à qui l'on avoit été donner avis de notre arrivée. Concevez, s'il est possible, quel fut notre étonnement quand il nous salua, & nous dit en français : *D'où êtes-vous ?* Nous crûmes entendre la

voix d'un Ange. Je lui appris en peu de mots de quelle nation nous étions , & les disgraces qui nous étoient arrivées. Sur quoi il nous exhorta à prendre des forces , nous assurant que nous pouvions nous croire autant en sûreté avec lui qu'en France.

Pour nous faire revenir de la surprise où il nous voyoit , il nous conta qu'il avoit été élevé à Paris dès l'âge de dix ans , qu'il y avoit été baptisé à Saint-Sulpice , & tenu sur les fonts de baptême par Madame la Duchesse de Berry , toute jeune , & qu'ensuite on l'avoit renvoyé à Juda au comptoire François , dans l'espérance qu'il y seroit d'une grande utilité pour le commerce ; mais qu'il avoit bientôt tout quitté pour se rejoindre à ses compatriotes , avec lesquels , quoique fort grossiers , il s'accommodoit encore mieux qu'avec les François , parce que , disoit-il , je trouve qu'il vaut mieux vivre en maître avec des stupides , qu'en esclave avec des gens d'esprit.

il
Mo
que
nier
gén
occ
app
ce
çais
pecc
port
vill
D
cabr
près
ou
ache
Il ne
avec
entié
nous
patie
prit
avoit
de-là

Il savoit son Paris parfaitement, il en nomma tous les quartiers à Monneville & à Roland, de même que plusieurs familles que ce dernier connoissoit particulièrement. Le généreux negre, bien-aîsé d'avoir occasion de nous marquer qu'il avoit appris à vivre en France, fit tout ce qu'on auroit pu attendre du Français le plus poli. Il fit faire des especes de brancards sur lesquels on nous porta par son ordre jusqu'à son village, qui étoit assez loin de-là.

Dès le soir, il nous régala de cabris, & le lendemain il fit tuer exprès pour nous le meilleur de six ou sept jeunes porcs qu'il avoit fait acheter pour en peupler son canton. Il ne tint qu'à nous de demeurer avec lui jusqu'à ce que nous fussions entièrement rétablis. C'est ce que nous ne pûmes gagner sur nous. L'impatience de nous revoir en mer nous prit dès qu'il nous eût dit qu'il n'y avoit plus que deux petites journées de-là au Cap-Corse, & que les negres

dont il nous faudroit traverser les villages, n'étoient pas de mauvais hommes.

Après cinq ou six jours de repos & de bonne chere, nous lui demandâmes notre audience de congé, & ce brave filleul de Madame la duchesse de Berry nous voyant déterminés à partir absolument, nous donna un jeune negre pour nous conduire, & porter des vivres pour toute notre route. Ce ne fut pas tout, il nous fit présent d'une demi-livre de poudre d'or; & ce qui me charma le plus en mon particulier, c'est qu'il me prêta un bon sabre qu'il avoit apporté de Juda, me priant de le lui renvoyer par son negre si-tôt que nous serions arrivés. Il nous conseilla de marcher plus de nuit que de jour à cause des chaleurs; & pour reconnoissance de tant de bons traitemens, il n'exigea de nous que la promesse de faire ses complimens à cinq ou six valets & servantes de Paris, avec lesquels il avoit été lié

spécialement, & dont il nous répéta plusieurs fois les noms & les surnoms.

Nous trouvâmes dès le premier jour une des trois grandes rivières qu'il nous avoit dit être entre son village & le Cap-Corse ; & comme Monneville ne savoit pas nager, il fallut le charger sur mon dos. Nous pensâmes nous noyer tous deux. Ce qui fut cause que pour lui faire passer les deux autres rivières, nous attachâmes ensemble quelques pièces de bois ; ce qui faisoit une espèce de petit radeau que nous poussions Roland & moi en nageant.

Nous passâmes près de plusieurs petits forts Européens, où il n'y avoit dans chacun qu'une garnison de quatre ou cinq soldats ; leur petit nombre les tenant en garde contre la surprise, ils refusèrent tous de nous y recevoir, menacèrent même de tirer sur nous, si nous en approchions. Notre guide nous fit aussi voir en

passant une mine d'or (1). Tous les negres qui y étoient avoient des anneaux d'or aux doigts des pieds & des mains. On en voyoit jusques dans leurs cheveux. Les petits fourneaux où ils faisoient ces bagues, des cœurs, & autres pareils petits bijoux étoient sous terre, & en mauvais ordre. Aussi tous leurs ouvrages paroissoient-ils très-mal faits. A peine ressembloient-ils aux choses dont ils portoient le nom. Ils nous en donnerent pour de la poudre d'or, avec beaucoup d'équité, & presque poids pour poids.

Nous arrivâmes enfin au Cap-Corse, où nous avions tant d'envie de nous voir, sans pressentir le nouveau malheur qui nous y attendoit. Nous retombâmes entre les mains du même capitaine Anglais qui nous avoit fait prisonniers. Quand il nous

(1) Saint-George de la Mine, à trois lieues du Cap-Corse.

revoit, il crut que c'étoit une vision, ne pouvant s'imaginer que l'on pût échapper aux périls où il nous avoit exposés, en nous mettant à terre. Assurément, dit-il, en me montrant du doigt à Monsieur Cazali, si nous ne mettons cet enragé à la bouche du canon, nous ne nous en défendrons jamais. Vous ne gagneriez pas à le faire, lui répondis-je en Anglais. Du moins, si vous l'aviez fait plutôt, vous y auriez perdu ma rançon, & celles de mes camarades que nous vous apportons. Alors, nous lui présentâmes ce que nous avions de poudre d'or, qu'il prit sans façon; & après que nous lui eûmes raconté toutes les peines & les misères que nous avons souffertes, durant le pénible voyage qu'il nous avoit fait faire à pied si cruellement, il nous envoya dans un souterrain sans s'expliquer sur le traitement qu'il prétendoit nous faire.

Monsieur Cazali sollicita fortement en notre faveur. Il représenta au

H

Tous
nt des
pieds
usques
four-
agues,
petits
mau-
ouvra-
its. A
choses
nous
poudre
& pres-

Cap-
t d'en-
entir le
atten-
s mains
ui nous
il nous

à trois

revoit

capitaine que nos deux compagnons qui étoient morts si misérablement avoient assez payé pour nous, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit la générosité de nous laisser jouir en liberté d'une vie qu'avoient épargnée les negres & les monstres. Notre avocat ne gagna rien, & nous demeurâmes encore quinze jours dans le souterrain. Nous n'en sortîmes même qu'à l'occasion d'une sottise, qui seule auroit dû m'y faire enfermer, si les hommes n'étoient pas aussi corrompus qu'ils le sont, & aussi familiers avec le crime.

D'abord Monsieur Cazali qui n'avoit songé qu'à nous procurer une nourriture capable de nous rétablir, en nous envoyant souvent en secret d'excellens morceaux dont il se privoit lui-même, me vint un jour faire une assez longue visite dans ma prison; & s'étant apperçu que je n'avois sur le corps que les mauvais restes de ma chemise bleue qui me couvroit à peine la moitié du corps,

il m'envoya dès qu'il fut de retour chez-lui, une de ses chemises par une negresse qui le servoit. Cette fripponne ne s'acquita qu'à demi de sa commission. Elle se contenta de me faire des complimens de la part de son maître, & d'y joindre de la sienne une infinité de choses obligantes; mais elle garda la chemise.

Lorsqu'elle fut retournée de ma prison chez elle, Monsieur Cazali lui fit bien des questions sur mon compte, & il jugea par les réponses qu'elle lui fit, qu'elle n'avoit pas donné la chemise. Il lui demanda pourquoi elle en avoit usé ainsi. Elle prit le parti de dire effrontément que la chemise lui appartenoit légitimement, & que je lui en avois fait présent pour avoir ses graces. Elle soutint ce mensonge avec tant de fermeté, que Monsieur Cazali la crut pieusement, quoiqu'elle eût tout au moins quatre-vingt bonnes années.

Il trouva ce trait si plaisant, qu'il ne put s'empêcher d'en faire part à

quelques officiers Anglais qui s'en divertirent avec lui. Ils conterent ensuite cette belle histoire au capitaine qui en rit encore plus qu'eux. Pour se procurer à mes dépens une nouvelle scene comique, ils m'amenerent tous en cérémonie après souper cette beauté bifaëule. Plusieurs flambeaux la précédoient comme une mariée que l'on auroit conduite au lit nuptial. Je vis bien que tous ces gailards venoient-là pour s'égayer à mes frais ; & sans savoir encore pourquoi ils prenoient ce divertissement, je me prêtai de bonne grace à leurs plaisanteries. Je badinai avec eux sur les charmes de la belle brune, & ce que je leur dis là-dessus les mit de si bonne humeur, que Monsieur Cazali nous vint dire le lendemain que nous étions libres, & qu'on nous alloit conduire à Juda, où l'on me permettoit même de mener avec moi ma jeune maîtresse.

Juda, sur les côtes de Guinée, est un port neutre en tems de guerre.

Le
tre
rad
un
leu
fai
pré
des
Le
y
no
m'
un
la
m'
po
ne
tes
qu
&
be
d'a
do
au
de

Les gros vaisseaux n'y sauroient entrer, & sont obligés de rester à la rade, parce qu'il y a une barre ou une espece de banc de sable qui leur en bouche l'entrée. Cette barre fait faire des lames d'eau qu'il faut prendre bien à propos, même avec des chaloupes, pour n'y pas périr. Le vaisseau qui nous portoit à Juda y alloit acheter des negres. Quand nous fûmes dans sa chaloupe, je m'apperçus que les Anglais faisoient une mauvaise manœuvre en passant la barre; je voulus gouverner, on m'en empêcha, & nous fîmes capot dans le moment.

Il y a toujours-là beaucoup de negres, qui accoutumés à ces sortes d'accidens. & sûrs d'attraper quelque récompense, se jettent à l'eau & vont secourir ceux qui en ont besoin. Deux d'entre eux m'aiderent d'abord à sauver Monneville; puis donnant mon attention à Roland mon autre camarade, je le vis assez loin de moi, & il me sembla qu'il se noyoit.

Je laissa aussi-tôt Monneville entré les mains des deux negres & je me rendis promptement auprès du Parisien, que je raccrochai par les cheveux. J'eus bien de la peine à le soutenir sur l'eau jusqu'à ce qu'il me vînt du secours, parce qu'il n'avoit plus de connoissance, & qu'il ne s'aïdoit aucunement. Nous le crûmes mort quand il fut à terre; cependant il reprit insensiblement ses esprits, & vingt-quatre heures après il n'y paroïssoit plus.

Nous nous aperçûmes bien que nous étions enfin avec des compatriotes. Monsieur de Chamois, gouverneur du fort Français de Juda, eut pour nous des bontés qui tenoient moins d'un bon Français que d'un pere. Il nous fit laver, frotter, raser, fournir du linge, des habits, de l'argent, & nous donna sa table tant que nous y restâmes. Que ne fit-il pas pour nous engager à ne le point quitter! avec quelle ardeur nous offrit-il de contribuer à nous faire

faire une fortune considérable ! Il est constant qu'il auroit eu grand besoin de nous dans le pays.

Il se donnoit la peine d'enseigner lui-même l'art militaire à beaucoup de negres, avec lesquels il auroit bien voulu secourir son allié le roi de Juda, qu'accabloient ses voisins ; mais il lui falloit des officiers à la tête de ses negres, sans quoi c'étoient toujours de mauvaises troupes. Il ne fit aucun effort pour retenir Monneville, quand il fut pour quel sujet & avec quels ordres il avoit quitté la France ; mais pour Roland & moi il nous déclara en termes formels qu'il ne nous laisseroit point si-tôt échapper.

Il se passa près de trois mois avant qu'il se présentât aucune occasion de nous remettre en mer, & je désespérois presque de quitter ce pays, quand un slobustier de la Martinique vint mouiller à la rade de Juda. C'étoit le vaisseau nommé *le Brave*, de six piéces de canon, dont l'armateur s'appelloit Hervé, & le ca-

pitaine de Gennes. Il y avoit dessus plusieurs flibustiers de St. Domingue qui me connoissoient. Quand ils apprirent que j'étois-là, ils vinrent avec leur capitaine me prier de me joindre à eux ; ce que je leur promis de faire, même malgré Monsieur de Chamois, s'il vouloit s'y opposer.

Je m'attendois effectivement que ce gouverneur pourroit être tenté d'y mettre obstacle ; néanmoins nous ne lui en eûmes pas plutôt demandé la permission, Roland & moi, qu'il nous l'accorda, en nous témoignant avec politesse le regret qu'il avoit de nous perdre. Il exigea pourtant de nous une chose que nous ne pûmes lui refuser ; c'étoit de lui prêter la main pour une expédition qu'il méditoit. Après quoi il consentiroit à notre séparation, pourvu qu'à notre place on lui laissât du moins une autre personne de l'équipage.

Roland, plus sage que moi, s'offrit de lui-même à rester ; ce qui fit

un
Ch
un
&
cou
pre
les
me
je
gol
de
que
à
flib
heu
Jud
pat
vre
Pa
av
fit
m
ve
fe
de

un extrême plaisir à Monsieur de Chamois , parce que le Parisien étoit un fort brave garçon , bien entendu , & qui lui devoit être d'un grand secours. Ce qui engagea Roland à prendre cette résolution , c'est que les périls qu'il avoit courus sur mer , & sur-tout le dernier , dont je venois de le sauver , l'avoient dégoûté de cet élément. L'acquisition de la poudre d'or des negres , quoique plus lente , lui parut préférable à l'attente de ces grands coups de sifubste que peu de gens ont le bonheur de faire.

Il fit en effet si bien ses affaires à Juda , qu'en 1719 je l'ai vu passer par Nantes riche de quatre-vingt livres de poudre d'or qu'il portoit à Paris , dans le dessein de s'y établir avantageusement. Ma rencontre lui fit plaisir. Il ne se lassoit point de me répéter que je lui avois sauvé la vie ; & je ne pus me défendre de recevoir de lui une livre de poudre d'or qui valoit alors en-

viron deux mille cinq cents livres. Je ne fais ce qu'il est devenu, je n'en ai point entendu parler depuis.

Pour revenir à Monsieur de Chamois, il exigea que nous allâssions ravager l'isle du Prince, je ne fais pour quelle raison; car il y avoit très-peu de tems que Monsieur Parent l'avoit saccagée avec celle de Saint-Thomas. L'isle du Prince est presque sous la ligne, & elle appartient aux Portugais. Nous y arrivâmes en sept jours. Nous prîmes terre à deux lieues de la ville, conduits par un mulâtre, fils d'un blanc & d'une sauvagesse de cette isle. Il connoissoit le pays, & Monsieur de Chamois nous l'avoit donné pour nous servir de guide. Il prit si bien sa route & son tems, que nous nous avançâmes jusqu'à l'entrée du fauxbourg sans être découverts.

Nous le fîmes alors par quelques negres qui donnerent l'alarme dans la place. Nous sentîmes bien

que
rion
not
bou
une
fort
pass
que
tant
boi
pui
ren
fuir
ren
pos
enf
don
qu
fan
hu
clo
fo

les
n'
tri

que , sans la surprise , nous ne l'aurions jamais emportée , à cause de notre petit nombre , puisque cinquante bourgeois nous arrêterent pendant une grosse demi-heure sur un pont fort étroit par lequel il nous falloit passer. Ils ne firent cette résistance que pour donner aux autres habitans le loisir de se retirer dans les bois avec ce qu'ils avoient de meilleur , puisque les défenseurs du pont n'eurent pas plutôt lâché pied pour s'enfuir à la débandade , que nous nous rendîmes maîtres de la ville sans opposition. Les habitans qui s'étoient enfermés dans la citadelle , l'abandonnerent pendant la nuit ; de sorte que le jour suivant nous y entrâmes sans coup férir. Nous y trouvâmes huit pieces de canon que nous enclouâmes & renversâmes dans les fossés.

Monsieur Parent avoit si bien ruiné les habitans de cette isle , que nous n'en pûmes rien tirer par les contributions. Ainsi , après avoir occupé

quelques jours leurs maisons , tandis qu'ils couchoient dans les bois , nous y mîmes le feu , afin que Monsieur de Chamois apprît que nous lui avions du moins tenu parole. Nous résolûmes ensuite d'aller sur les côtes du Brésil ; mais avant notre départ de cette isle , nous commençâmes à éprouver ce que le sort nous gardoit pour ce voyage. En voulant enlever quelques troupeaux de moutons , plusieurs de nos camarades furent pris par les habitans , & déchirés si cruellement , que nous résolûmes de venger leur mort. Par malheur , les ennemis à qui nous avions affaire étoient si alertes , qu'il nous échappoient lorsque nous nous imaginions les tenir. Leurs partis surprennoient toujours quelques-uns de nos gens ; ajoutez à cela les chaleurs du climat , encore plus difficiles à supporter que les fatigues de nos courses. Plusieurs de nos compagnons tombèrent malades. Il en mourut dans l'isle une partie , une autre sur mer , de
façon

façon
vingt
denn
De
nous
mer
com
nous
soin
Pour
terre
trouv
en p
vage
poin
pou
Le
les
vus
bouc
ne c
dessa
la r
emb
que
not

façon que nous perdîmes du moins vingt personnes en voulant imprudemment en venger trois ou quatre.

De-là jusqu'aux côtes du Brésil nous fûmes retenus si long-tems en mer par le gros tems, que l'eau commençoit à nous manquer quand nous y arrivâmes. Ainsi notre premier soin fut de chercher de l'eau douce. Pour cet effet, nous descendîmes à terre deux nuits de suite sans en trouver; ce qui nous fit résoudre à en prendre le jour sur quelque rivage écarté. Cela ne nous réussit point. Nous fûmes aperçus & repouffés par-tout.

Le plus grand mal que nous firent les Portugais, c'est que nous ayant vus pendant le jour examiner l'embouchure d'une petite riviere, & ne doutant point que nous n'eussions dessein d'y faire une descente pendant la nuit, ils nous y dresserent une embuscade. Dès le troisieme voyage que nous y fîmes, ils enleverent notre chaloupe, & dix de nos ca-

marades qu'ils surprirent furent mas-
sacrés, sans qu'il nous fût possible
de les secourir.

Après ce malheur, nous fûmes
trois mois entiers le jouet des vents,
tantôt poussés pardevant Rio-Janéiro,
vers Buênos-Ayres, & quand nous
comptions d'y pouvoir relâcher, nous
étions aussi-tôt ramenés le long des
côtes vers Cayenne, où nous abordâ-
mes à la fin tous malades, ayant
été long-tems réduits à ne boire
chacun qu'un demi-verre d'eau en
vingt-quatre heures, & à n'avoir
enfin que nos voiles à succer le matin
quand elles étoient mouillées par la
rosée.

Hors d'état de pouvoir tenir la
mer, nous résolûmes de nous re-
tirer à la Martinique, si-tôt que nous
rûmes un peu rétablis. Avant que
d'y arriver, nous rencontrâmes en
chemin Monsieur Dugué, capitaine
de sifustiers de Saint-Domingue,
qui, avec un équipage gaillard &
frais embarqué, faisoit route vers

Angol
de hui
lemen
notre
que d
j'accep
me fit

Mo
suivre
& de
qu'il
me co
de ne
duire
de qu
lui,
de so
encor
cepte
faire
Genn
repas

(1
10 de

Angole (1) sur le *Français*, bâtiment de huit piéces de canon. Nous parlementâmes. Nous leur contâmes notre désastre, & comme je savois que de Gennes alloit désarmer, j'acceptai la proposition que Dugué me fit de me prendre sur son bord.

Monneville n'avoit garde de me fuivre. Il étoit si fatigué de la mer & des miseres qu'il avoit souffertes, qu'il n'étoit pas reconnoissable. Il me conjura, les larmes aux yeux, de ne le pas quitter, & de le conduire en France, m'assurant qu'il avoit de quoi me faire vivre heureux avec lui, & m'offrant dès-lors la moitié de son bien; mais je n'étois pas encore assez las de la mer pour accepter ses offres. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de prier de Gennes de lui chercher occasion de repasser en France, & de me rendre

(1) Sur les côtes d'Afrique vers les 10 degrés de latitude méridionale.

caution de tout ce que mon ami lui pourroit devoir.

Dugué avoit le plus fort équipage que j'eusse encore vu dans la flibuste, & son vaisseau étoit excellent voilier. Ainsi je me trouvai-là avec des camarades, qui, n'ayant pas moins bonne opinion d'eux-mêmes, que de disposition à bien faire, me promettoient de me dédommager de la mauvaise équipée que je venois de faire. Nous n'allâmes pas jusqu'aux côtes d'Afrique pour mettre à l'épreuve leur bonne volonté. Nous rencontrâmes à la hauteur de l'isle de Saint-Hélène, où nous comptions tous de relâcher, un vaisseau Anglais de trente piéces de canon.

Nous nous disposâmes à l'aborder, & lui à éviter l'abordage. Il fit feu sur nous pendant deux heures entières, & nous tua bien du monde. Le malheureux Dugué fut du nombre des morts, & l'on me fit capitaine sur le champ. Je me mis aussi-tôt à

donner
& la l
nous a
que la
les ma
amener
pas un
fendre.

L'ex
venger
m'avoie
propos
retourn
côtes
approu
fait ob
avoit
prise a
ou à la
représe
tiers f
d'Afri
presqu
que d
point-
moder

donner mes ordres pour l'accrocher, & la longue résistance des Anglais nous animant contre eux aussi-bien que la mort de notre chef, nous les maltraitâmes si fort, que lorsqu'ils amenerent, il n'en restoit presque pas un qui fût en état de se défendre.

L'extrême desir que j'avois de me venger des maux que les Portugais m'avoient faits, fut cause que je proposai à mon petit conseil de retourner en Amérique croiser sur les côtes du Brésil. Mon avis fut approuvé unanimement, quand j'eus fait observer la difficulté qu'il y avoit à nous défaire de notre prise ailleurs qu'à Saint-Domingue ou à la Martinique, & que je leur eus représenté que rarement les sibus-tiers faisoient fortune sur les côtes d'Afrique, parce qu'il s'y rencontroit presque autant de vaisseaux de guerre que de marchands, & qu'il n'y avoit point-là pour eux de retraites commodes.

Quand nous approchâmes du Brésil, nous envoyâmes six des nôtres avec quelques Anglais au petit Goave pour y vendre notre prise; & revoiant ces petites isles où deux mois auparavant on m'avoit refusé de l'eau, j'y fis faire des descentes, que les pêcheurs qui les habitent ne pouvoient plus empêcher. Nous mîmes tout à feu & à sang, & jettâmes dans la mer une quantité prodigieuse de poissons secs que nous y trouvâmes & qui faisoient tout leur bien. Nous passâmes pendant la nuit tout au travers de la riviere du Janéiro pour aller faire du bois & de l'eau dans l'isle de Sainte-Anne.

Quoique cette isle soit fort petite, n'ayant guere qu'une lieue de circuit, il y a cependant vers le milieu un très-beau bassin d'eau douce. C'est-là que j'ai vu des oiseaux d'une couleur bien extraordinaire. Leur corps étoit d'un rouge fort vif, leurs aîles & leurs queues du plus beau

noir
ensui
tems
ruini
à un
sonn
No
douz
taine
gran
escla
capit
lui d
par
qui
mor
ses c
sa l
apre
fa
d'e
tati

Ja

noir du monde. Nous approchâmes ensuite du continent ; & faisant de tems en tems des descentes , nous ruinions les habitations , & mettrions à un prix excessif la liberté des prisonniers qui pouvoient se racheter.

Nous enlevâmes entre autres à douze lieues de Rio-Janéiro un capitaine garde-côte , sa femme , deux grandes filles , un carme & plusieurs esclaves. Le carme étoit frere du capitaine , & s'étoit transporté chez lui de son couvent de St.-Sebastien (1) par ordre exprès de leur bonne mere , qui vouloit , avant de quitter ce monde , avoir la consolation de voir ses deux fils assemblés , & leur donner sa bénédiction. Cette pieuse mere , après leur en avoir départi à chacun sa part & portion , prenoit congé d'eux , quand nous assaillîmes l'habitation. Les premiers coups que nous

(1) Capitale de la Province du Rio-Janéiro.

tirâmes interrompirent le lugubre cérémonial de leurs adieux, & une frayeur muette succéda aux plaintes & aux cris mesurés dont la maison venoit de retentir.

Personne ne fit mine de s'opposer à nous, qu'une jeune Dame plus aguerrie que les autres, qui se mit en devoir de nous fermer impoliment la porte au nez; mais par malheur pour elle un coup de mousquet l'envoya dans l'instant tenir compagnie à la bonne femme. Le carme effrayé, s'enfuit dans le jardin. Le capitaine qui s'y étoit pareillement jetté tirailla d'abord sur nous, sans s'appercevoir que nous enlevions sa femme & ses filles. Dès que ses yeux furent frappés de ce spectacle & qu'il prit garde que nous nous préparions à mettre le feu à la maison, il cessa de se défendre, & se rendit de bonne grace. Le moine y fit plus de façons. Il nous somma d'abord de la part du ciel, de lui laisser la vie; puis comme s'il se fût défié d'ob-

tenir
façon
se p
& n
à la
ven
enco
N
nou
Ne
le
ligie
ma
par
pro
bita
qu
qui
A
le
tie
pa
ce
d
à
t

tenir de nous cette grace de cette façon, il se radoucit tout-à-coup, se prosterna humblement à nos pieds, & nous conjura par le cierge béni, à la clarté duquel l'ame de sa mere venoit de s'envoler, & qu'il tenoit encore entre ses mains.

Ne jugez pas de moi par l'habit, nous crioit-il, je suis prêtre, Messieurs. Ne trempez point vos mains dans le sang d'un ecclésiastique, d'un religieux, d'un carme. Je ne vous demande que la vie. Accordez-la-moi par pitié, ou plutôt pour votre propre intérêt. Je connois cette habitation, & je m'offre à vous indiquer tout ce qu'il y a de bon, & qui vaut la peine d'être emporté. A un discours si pathétique, nous le rassurâmes, à condition qu'il nous tiendrait parole, ce qu'il ne manqua pas de faire. Il nous ouvrit tout ce qui fermoit à la clef, en nous disant : Prenez, Messieurs, tout est à vous : & il disoit ces paroles avec tant d'ardeur, de bonne foi & de

désintéressement, qu'il n'étoit pas possible de douter qu'il n'eût sincèrement renoncé aux biens terrestres.

Nous lui eûmes obligation de bien des choses, qui, sans lui, auroient échappé à nos recherches, & surtout douze negres qu'il nous fit prendre dans un endroit, où jamais nous ne nous serions avisés de les aller chercher. Ils ne firent aucune résistance, persuadés qu'ils étoient, comme l'âne de la fable, que puisqu'il leur falloit être esclaves, il leur devoit être indifférent de qui ils le fussent.

Comme il est difficile de contenter tout le monde, le procédé généreux du carme révolta toute la famille. Sa belle-sœur principalement, un peu mutine de son naturel, s'emporta contre lui sans ménager les termes. Le pourriez-vous croire, Messieurs, nous dit-elle, quand ils furent tous sur notre bord, que cette créature qui vient de périr étoit la compagne de ce révérend pere, qui a eu l'effronterie de l'amener.

che
pou
de

E

mo

file

son

Me

col

le

fre

re

dû

&

pa

d'

ic

Il

la

d

r

i

v

chez moi, quoiqu'il n'y vînt que pour recevoir les derniers soupirs de sa mere.

Elle alloit continuer l'éloge du moine, quand son mari lui imposa silence pour nous faire excuse de son emportement. Vous voyez bien, Messieurs, nous dit-il, que c'est la colere qui répand tant de venin sur le portrait qu'on vous fait de mon frere. C'est un coquin, j'en demeure d'accord; mais on n'auroit pas dû vous le dire pour notre honneur & pour celui de la religion. Ne soyez pas scandalisés de ce que vous venez d'entendre. Les religieux ne sont pas ici tels qu'on vous a dépeint celui-ci. Ils sont éclairés, vertueux, zélés pour la foi, & toujours prêts à la sceller de leur sang.

Le bon Portugais ne disoit rien qui ne fût véritable; mais il n'ajoutoit pas que dans ce nouveau monde, il y avoit aussi beaucoup de moines ignorans, oisifs, libertins, & qui n'avoient pris le

parti du couvent que pour vivre avec impunité dans le luxe, la mollesse & l'abondance. Il ne nous avouoit pas ce que nous savions déjà, que dans ce pays-là, qui dit moine, dit un homme puissant, absolu, fier, indépendant, un homme craint des grands, respecté & presque adoré du peuple, qui n'a ni l'esprit ni la hardiesse de se scandaliser de sa conduite.

Comme ce n'étoit pas des mœurs de nos prisonniers qu'il s'agissoit alors, mais de leur rançon, nous les obligeâmes d'écrire au gouverneur du Rio-Janéiro, dont ils étoient parens, que nous lui demandions pour leur liberté une certaine quantité de farines, de viandes & d'eau-de-vie; que si nous ne recevions cette provision dans vingt-quatre heures, & s'il sortoit du port le moindre bâtiment, le capitaine en répondroit aussi-bien que toute sa famille. Apparemment que le degré de leur parenté avec le gouverneur n'alloit pas jusqu'au droit héréditaire en faveur

de celui-ci, puisqu'il le servit à point nommé, malgré ce que les conditions que nous lui imposions avoient de dur & de fier.

De notre côté, nous n'eûmes pas plutôt les provisions abondantes que nous avions demandées, que nous mîmes nos prisonniers à terre très-contens de notre procédé. Le capitaine sur-tout nous témoigna qu'il étoit moins touché de la liberté qu'il recouvroit, que des égards & du respect que nous avions tous eus pour sa femme & pour ses filles. Quant à elles, en tombant entre les mains des Français, & des Français flibustiers encore, je suis sûr qu'elles ne s'étoient point attendues à tant de modération. Véritablement, je ne fais si la continence tant vantée de Scipion l'emportoit de beaucoup sur celle que nous eûmes dans cette conjoncture.

Pour le carme, il n'eut pas sujet de se louer de nous. Une heure avant qu'il nous quittât, on lui fit une

piece à laquelle je n'eus point de part, & que je désapprouvai fort. Quelques flibustiers se firent un jeu de le traiter comme l'amant d'Héloïse. Je les blâmai, & toutefois je ne pus m'empêcher de rire aussi, lorsque le chirurgien, à qui principalement je voulus faire des reproches, me dit du plus grand sang froid du monde, que cette cure lui feroit honneur, que l'opération n'avoit duré qu'une minute, qu'il répondoit de la guérison corporelle de son malade, & qu'il y avoit tout lieu d'espérer la spirituelle.

Le gouverneur de Rio-Janéiro fut outré de notre hardiesse; & regardant comme le dernier affront la loi que je lui avois imposée de nous fournir lui-même des vivres, il jura solennellement ma perte, & ne songea qu'à se venger. Il communiqua son dessein aux quatorze capitaines des côtes; & mettant ma tête à prix, il les pria de faire publier qu'il donneroit quatre mille pieces de monnoie.

d'or à celui qui la lui apporterait. Quelle différence, grand Dieu! je n'en trouverois pas aujourd'hui quatre sous!

Je me sentis si fier de l'honneur signalé que les Portugais daignoient me faire, que je leur donnois souvent occasion de travailler à gagner le prix proposé. Nous faisons continuellement des descentes, & dans nos pillages nous ne conservions que les negres; puis quand nous en avions un certain nombre, nous mettions pavillon Anglais pour les aller vendre plus loin. On connut bientôt la tromperie; & sans respect pour le pavillon bleu, on tiroit souvent sur nous. On nous dressa tant de pièges, que ma tête précieuse pensa faire enfin le voyage de Rio-Janéiro sans le reste de mon corps.

Le gouverneur ayant appris que nous étions entre sa capitainie & celle de Spiritu-Sancto, fit sortir sur nous plusieurs frégates, qui, prenant le large, se flattoient de nous sur-

prendre vers les côtes, de nous y envelopper. Le capitaine de la première que nous apperçûmes fit une manœuvre dont tout autre que moi auroit été peut-être la dupe comme je le fus. Il pouffoit devant lui deux mauvais bâtimens appellés femaques, montés chacun de douze à quinze hommes, qui ne nous voyoient pas si-tôt, qu'ils feignoient de faire tous leurs efforts pour nous éviter, & cependant ils se laissoient prendre.

Quand la frégate parut à son tour, ses sabords étoient fermés, ses voiles en pantaines comme celles d'un vaisseau délabré, sa manœuvre languissante, & sept ou huit hommes qui paroissoient dessus sembloient aussi se tourmenter pour nous échapper & gagner la côte. Je crus fortement que c'étoit un troisième femaque, aussi facile à prendre que les deux autres, & qu'il suffisoit d'aller voir avec notre chaloupe s'il n'étoit pas plus riche qu'eux. Le calme qui régnoit alors, & qui nous empêchoit

de le joindre aisément avec notre vaisseau, fut cause que je pris ce parti.

Je descendis donc dans la chaloupe avec une douzaine de sifustiers, & nous l'eûmes bientôt atteint. Le trop de vivacité des Portugais nous sauva. Au lieu de nous laisser monter sur leur bord sans se découvrir, ils se leverent avec précipitation dès que nous fûmes à la portée du pistolet, & firent sur nous une décharge de deux à trois cents coups de fusil qui nous troublèrent terriblement. Notre chaloupe, d'un autre côté, pensa périr par le mouvement subit que nous fîmes pour virer de bord à ce coup de surprise. Nous étions d'autant plus éloignés de nous y attendre, qu'à notre approche trois ou quatre de ceux qui paroissent sur la frégate avoient mis un pavillon Français, comme malgré leurs camarades, & avoient crié vive le roi de France, nous disant qu'ils étoient cannoniers de Saint-Malo, & qu'ils n'avoient pris parti parmi

les Portugais que parce que Monsieur du Guay-Trouin les avoit laissés malades au Rio-Janéiro , après l'expédition dans laquelle il avoit pillé cette ville , pour venger les traitemens faits à Monsieur le Clerc.

Ils étoient effectivement canonniers Français ; mais les traîtres après avoir trahi leur patrie , ne demandoient qu'à faire triompher d'elle ses plus cruels ennemis. On peut juger dans quels termes nous les apostrophâmes en nous éloignant , tandis que ces perfides faisant usage de leur adresse , nous répondoient à coups de canon , tant que nous fûmes à sa portée , & n'en tiroient guere à faux. Nous ne doutâmes point que cette frégate ne fût soutenue ; & nous écartant d'elle & de la côte à force de rames , nous tâchâmes d'éviter les suites d'une manœuvre si bien concertée. En effet , au bout d'une heure , nous découvrîmes une autre frégate qui n'attendoit que le vent pour venir tomber sur nous.

Une telle conspiration contre ma tête ne demeura pas impunie. Je fis de nouvelles descentes & de nouveaux ravages, jusqu'à ce qu'ayant appris que pendant que nous nous amusions à les faire, un riche vaisseau revenant d'Angole étoit entré paisiblement dans la riviere du Janéiro. Nous changeâmes de batterie, & résolûmes de croiser quelques tems devant son embouchure. Nous eûmes bientôt sujet de nous en applaudir. Il n'y avoit pas un mois que nous y étions, quand nous apperçûmes un vaisseau que nous ne pûmes joindre qu'à la vue de la côte. Il étoit de trente-six pieces de canon. Il revenoit de la mer du Sud, & certainement on ne l'attendoit pas, puisque depuis sept ans qu'il étoit parti pour les isles Orientales, il n'avoit point donné de ses nouvelles, & qu'on le devoit croire perdu.

Le capitaine étoit un jeune homme des plus braves, qui ne demanda pas mieux que d'en venir prompt-

ment à l'abordage, quoiqu'il n'eût que cent hommes d'équipage. La vue de leur patrie, où ils rapportoient de grandes richesses après tant de travaux & de dangers, leur inspiroit à tous un courage héroïque. Pendant plus d'une demi-heure que nous restâmes en deux fois sur leur pont, il nous fut impossible de gagner sur eux le moindre avantage. Ils nous faisoient toujours déborder & retirer honteusement à notre vaisseau. Il se faisoit alors une suspension d'armes de part & d'autre, comme pour reprendre haleine; puis quand nous retournions à la charge, nous trouvions une égale résistance.

Pleins de honte & de dépit, nous redoublâmes nos efforts, & résolûmes la troisième fois d'y périr plutôt que de reculer. J'avois remarqué qu'après la première décharge de leur mousqueterie les Portugais s'en tenoient comme nous à l'arme blanche, & combattoient presque tous l'épée à la main. J'en parlai à mes

camarades , & leur ordonnai de s'attacher chacun à son homme autant que cela se pourroit. Ce qui nous réussit parfaitement , parce que nos ennemis avoient moins d'adresse que de courage , & que se battant avec fureur , & par conséquent sans mesure , ils ne faisoient point de fautes dont nous ne fussions tirer avantage. Leur nombre commença donc à diminuer plus que le nôtre ; & quoiqu'ils combattissent toujours avec le même acharnement , nous sentîmes bien que la victoire étoit à nous.

Le capitaine voyant enfin qu'il n'y avoit plus de ressource , se jeta à la mer pour essayer de gagner le rivage en nageant , & se sauver du moins avec ce qu'il avoit sur lui ; mais il reçut dans l'eau un coup de fusil qui lui cassa la cuisse. Il fut contraint de se nommer pour conserver sa vie. Le reste de l'équipage demanda quartier en même-tems. La bravoure de ces Portugais fit changer en estime la haine que nous

avions pour toute la nation. Nous fîmes panser les blessés, & n'eûmes pas moins de soin d'eux que de nos propres camarades.

En déshabillant pour cet effet le capitaine qui n'avoit plus de connoissance, nous trouvâmes dans sa chemise plusieurs paquets de petits cailloux bien enveloppés; & comme je ne me connoissois guere en pareille marchandise, je la regardois attentivement. J'entendis une voix foible, qui de la foule des morts & des mourans, me disoit : *Diemainté diemainté. Signor, fortouna, fortouna.* C'étoit un Portugais expirant, qui, dans la crainte que notre ignorance ne nous fit mépriser & perdre un butin si précieux, avoit la bonté de nous en faire connoître la valeur. C'étoit une quantité considérable de diamans bruts. Il y en avoit du moins pour trois cents mille livres, si j'en juge par la part que j'en eus. J'en vendis à Nantes en 1713, une partie à Monsieur de Bonnefond, com-

missaire à Brest ; & à Monsieur de Pradine, frere de ce Monsieur Cazali , capitaine de corsaire , dont j'ai parlé.

Je gardai cinq ou six jours une vingtaine de Portugais qui ne voulurent pas mourir de leurs blessures. Nous fîmes tous nos efforts pour les engager à rester avec nous , & à remplacer les camarades que nous avons perdus. Ces Portugais , si braves & si dignes d'être flibustiers , ne furent point tentés de cette qualité. Ils aimèrent mieux l'état obscur de bourgeois de Rio-Janéiro. Nous les mîmes donc à terre à vingt-cinq lieues de cette ville , leur laissant leurs habits , des vivres , & beaucoup plus d'argent qu'il ne leur en falloit pour s'y rendre. Nous fîmes plus. Voyant que notre prise étoit des plus riches , nous leur donnâmes une assez grosse partie de leurs marchandises pour les sauver de la mendicité.

Leur capitaine , qui guérit de sa blessure , se sentit si touché de notre procédé , que s'adressant aux Portu-

gais : Non , leur dit-il , ce n'est pas les Français qu'il faut regarder comme nos ennemis , ce sont les ministres de la cour de Lisbonne , qui osent déclarer la guerre à une si généreuse nation ; puis se tournant vers nous , il nous jura sur son honneur qu'il étoit moins sensible à la perte de ses richesses qu'à notre générosité. Il ajouta qu'en sa considération , j'allois être autant aimé dans sa ville que j'y étois haï. J'aimai mieux l'en croire sur sa parole , que d'éprouver s'il avoit assez de crédit pour cela sur l'esprit de ses compatriotes.

J'enmarinai ma prise que je menai à Saint Domingue , où nous la vendîmes dix-huit cents mille livres. Quelque tems après , au commencement de 1712 , je passai à la Martinique , où j'appris que Monsieur Phelipeaux qui en étoit gouverneur , faisoit armer pour une entreprise contre les Anglais. On avoit résolu de leur enlever Antigoa , ou du moins d'y
faire

faire le ravage. Ce fut Monsieur de Cassart qui se chargea de l'expédition. Il prit pour cela cinq vaisseaux du roi, & trois mille hommes de troupes, auxquelles Monsieur Phelipeaux nous engagea de nous joindre près de trois cents sribustiers que nous trouvions alors à la Martinique.

Les Anglais étoient sur leurs gardes, & nous essayâmes inutilement de faire une descente dans Antigoa. Monsieur de Cassart en fut piqué jusqu'au vif; & ne voulant pas qu'il fût dit qu'il avoit fait en vain une telle levée de bouclier, il rabattit sur Mont-Serrat, où les Anglais se trouverent trop foibles pour empêcher notre débarquement. Ils avoient en récompense fait huit ou dix petits retranchemens qu'il falloit forcer avant que d'arriver à la ville. Monsieur de Cassart rangea son armée en bataille, & ordonna aux sribustiers d'être exacts à l'ordre comme les autres troupes.

Nous gardâmes donc gravement les rangs jusqu'au premier retran-

K

chement que nous emportâmes après quelque résistance. Nous fûmes choqués de cette façon de combattre ; & trouvant ridicule le flegme avec lequel les soldats d'un bataillon comptent discrètement leurs pas , & ne songent qu'à mesurer leur démarche , tandis que les ennemis ont le tems d'en déranger la symmétrie à coups de fusil , nous nous laissâmes aller à notre impétuosité dès le second retranchement ; & laissant là les drapeaux , les tambours pour courir à la débandale sur les Anglais , nous les poussâmes de retranchement en retranchement , & nous entrâmes avec eux dans la ville.

Monsieur de Cassart fut alors bien obligé de doubler le pas. En entrant dans la place , il nous fit les plus rudes réprimandes. Il nous représenta qu'outre la faute de désobéissance , nous nous étions exposés à nous faire tous tailler en pieces par notre imprudente vivacité. Cependant comme il voyoit son éloquence

contredite par l'événement, & notre étourderie justifiée, il n'en fut plus question, & le reste du jour fut employé à piller la ville, & à ruiner les habitations.

Le butin se portoit en commun sur les vaisseaux pour être partagé à la Martinique; ainsi le pillage se faisoit d'abord dans la ville avec plus d'ordre que nous n'en avons observé pour la prendre. Mais la mort d'un de nos sibusniers pensa faire dégénérer en guerre civile celle que nous faisons si paisiblement aux Anglais. Ce sibusnier s'étant présenté pour entrer dans une maison d'assez belle apparence, un officier Français qui étoit à la porte avec quelques soldats, voulut l'en empêcher. Le sibusnier lui demanda de quel droit il s'emparoit de cette maison, lui qui, non plus que ses camarades, n'avoit pas contribué à la prise de la ville. L'officier, au lieu de lui répondre, le fit repousser par ses soldats; & tandis que le malheureux

se retourna pour nous appeller à son secours, il reçut deux coups d'épée dont il tomba mort sur la place.

Quelques sibusniers s'en apperçurent, & nous en avertirent. Nous commençâmes à nous rassembler, & à faire appeller ceux des nôtres qui se trouvoient éloignés. Heureusement Monsieur de Cassart, informé des mouvemens qu'on nous voyoit faire, accourut, & nous trouva prêts à attaquer les Français qui se préparaient à nous recevoir courageusement, dix au moins contre un. La présence du chef ne nous désarma pas; & peut-être eût-il été forcé de se mettre contre nous à la tête des siens, si, nous offrant satisfaction, il ne nous eût promis de nous livrer l'officier dont nous nous plaignions. Cette promesse nous apaisa. Elle ne fut pourtant point accomplie: l'officier disparut, & nous oubliâmes cette affaire.

F I N.

à son
l'épée
ce.

erçu-
Nous
r, &
es qui
ment
è des
faire,
êts à
répa-
eufe-
n. La
arma
cé de
e des
ion,
ivrer
ions.
Elle
blie :
âmes

